



JIMI

Parler autrement de « toxicomanie »

RECIT

Antoine Courtecuisse

POESIE

Richard Marimootoo

Un projet la Baraque d'édition.

Jimi sort de son silence, il choisit de faire couler l'encre pour vous, par vous, en vous. Il a très certainement besoin de vous, que vous écoutiez ce cri de carpe, sourd, mêlé d'impuissance et d'espoir.

Sa vie agit tel un répulsif. Il est difficile de s'identifier et de partager sa détresse. Lire quelques phrases, s'évader avec lui donne le désir qui peut-être tordra le cou à sa dépendance.

Jimi ça a été un blog, des partages sur les réseaux sociaux, des réactions, un récit, l'ouverture vers la poésie, des images...ici on s'attache à la question de la « toxicomanie », toujours entre guillemets pour ne pas juger et laisser venir.

Nous avons proposé chaque semaine un écrit. La démarche reste la même en proposant le texte complet ici : accueillir vos réactions sur ce sujet, élargir le point de vue, partager.

Vive Jimi !

Bonne lecture.

| | | |
|-----|--|-----|
| 1. | Le garrot autour du bras (RM) | p8 |
| 2. | J'existe... | p9 |
| 3. | Aux regards d'un mourant, le soleil est si beau ! (RM) | p11 |
| 4. | Caillou | p12 |
| 5. | Juste un bout | p17 |
| 6. | La crevasse | p20 |
| 7. | L'eau-delà du toxic-eau (RM) | p24 |
| 8. | Remède et poison | p25 |
| 9. | Casse dalle | p28 |
| 10. | Les murs de l'enfance (RM) | p36 |
| 11. | Gomme | p37 |
| 12. | Regard absent...Iris absinthe | p40 |
| 13. | Horizon | p41 |
| 14. | Chut ! | p44 |
| 15. | Cadre de ciel | p45 |
| 16. | Deux cœurs | p47 |
| 17. | Assez | p48 |
| 18. | Le puits | p53 |
| 19. | Ballon de baudruche | p54 |
| 20. | Silence | p56 |
| 21. | Ephémère | p57 |
| 22. | Shoot | p63 |
| 23. | Les aiguilles | p64 |
| 24. | Brexit | p67 |
| 25. | Scories | p70 |

| | |
|----------------------------------|------|
| 26. Mascarade thérapeutique (RM) | p75 |
| 27. Aquarium | p76 |
| 28. Sur le seuil | p86 |
| 29. Rubik's cube | p90 |
| 30. Façade | p97 |
| 31. Nature en cage | p101 |
| 32. La chute des mots (RM) | p106 |
| 33. Overdose | p107 |
| 34. OD | p113 |
| | |
| Epilogue / Rave de mouettes | p115 |
| Postface | p116 |
| Plaidoyer pour la pair-aidance | p117 |
| Notes et échanges | p120 |
| La Baraque d'édition / contact | p125 |

JIMI

L'enfant est le père de l'homme

Wordsworth

I'm gonna nullify my life

Lou Reed

Heroin

1. Le garrot autour du bras

Il n'y a qu'une corde à mon cou,
C'est le garrot que j'ai autour du bras.

Ma vie n'est pas une suite de gestes répétitifs,
Ni une succession d'étapes à suivre pour une injection.

Ma vie est un récit,
Un récit que nous pouvons écrire ensemble,
Un récit qui vous obligera à mettre en joue vos croyances,
A bout portant !
Elles seront si près de vous
Que vous pourrez même leur parler à portée de voix.

Donnez-vous le temps de poser votre regard sur moi.
Dans chacun de mes battements de cils, vous entreverrez
L'humanité que vous ont fait perdre de vue vos préjugés.
Peut-être même finirez-vous par vous voir
De l'autre côté du miroir.

RM

2. J'existe ...

L'aiguille déchire en un point millimétrique la peau alors que deux ou trois veines sont turgescents. Je ne sais pas si j'entends vraiment le craquement du derme transpercé par le bout de métal biseauté de la seringue coincée dans ma paume de main. Le bras transfusé est en équerre et la main tient fermement dans ses doigts l'élastique vert comprimant mes vaisseaux prêts à éclater, provoquant potentiellement une gerbe de chair baignée de sang. Je tiens le point de fixation. Le dispositif pourrait tenir rien qu'avec mon regard à moitié halluciné, rigidifié en direction du minuscule point d'impact. Il se matérialise un pont entre mes yeux et le bout de cette aiguille plongée dans le creux de mon bras. L'hésitation est toujours la même, induite par le dégoût constant de ce que je pratique et la tentation incommensurable de recevoir le produit. L'héroïne est l'élixir de mon existence depuis voilà cinq ans. Sans elle, je ne serais rien. Je n'y serais pas arrivé. Je n'aurais pas surmonté. Le piston ne demande qu'à être poussé. Le liquide est à l'intérieur, brunâtre et vaseux. A l'origine, un caillou négocié au prix fort. Entre-deux, avec la seringue dans le bras, laissant l'envie monter à son paroxysme, je m'impatiente langoureusement. Je chasse toute forme de songes n'attendant qu'à être aspiré par le produit. Immobile. Des fois je pense à un puits et cela m'aide. Je franchis alors un obstacle qui me donne le courage de pousser sur le piston. J'aimerais être infiniment petit, d'ailleurs je suis recroquevillé, assis dans ces chiottes malpropres. La cloison et le sol me font mal, cognent sur mes os. Mes oreilles bourdonnent déjà alors que je continue de focaliser sur la jonction aiguille et peau. Une force me vient dans la pince droite agrippée à la seringue. Machinalement, elle tire du sang et pousse une première salve. Je suis sur les rails et ne ferai pas demi-tour. Le processus est lancé instantanément. Plus rien n'existe, tout mon être est accaparé par l'effet annoncé dans quelques secondes. Le tunnel s'ouvre sur un horizon grand ouvert. Galvanisé,

j'en remets un coup puis un autre impulsivement. Un sourire s'arrache à mon visage. Une bulle grandit en moi, légère et fragile, portée par la moindre brise et rayonnante. Toute limite disparaît comme dans l'espace. La seringue se vide, je me dépêche de la retirer. Mes yeux se ferment attendant d'accueillir l'extase. Je pourrai enfin m'oublier, m'abandonner, laisser glisser. Ce vent d'apaisement caresse mon épiderme à m'en donner la chair de poule. Une eau chaude coule sur moi jaillissant d'une source intérieure. Dieu que c'est bon ! Mais ça vient fort d'un coup, et m'assomme. Mon cœur cogne dans sa cage. Mes jambes flageolent. Mes doigts tremblent. Je perds pied et le sol se dérobe. Un mal indéfinissable et soudain, me fracasse. Un voile couvre mes yeux. Ma vision n'est plus claire. L'évanouissement devrait arriver. Le bonheur n'aura été que de quelques instants. La bulle a éclaté ne laissant rien derrière elle que l'odeur nauséabonde des toilettes de la gare et un extrême engourdissement. Ma tête part en arrière, mon corps tombe de côté. Aucun souvenir du reste qui devient une parenthèse de deux ou trois heures dans la journée. Et rebelote ou bis repetita.

Je m'appelle Jimi. J'ai 18 ans et souhaite vous raconter un peu de ce que je vis.

3.

« Aux regards d'un mourant, le soleil est si beau ! »
Me revient ce vers et ressurgissent en moi des souvenirs d'un
autre temps,
Qui vont et viennent avec le mouvement incessant des vagues.
Les ai-je vécus ?

Pourtant, ses soupirs, je les sens encore.
Comme l'effluve de son parfum,
Ils laissent, dans leur sillage, des baisers le long de mon cou.
Nous nous étions aimés, après une nuit d'errance sur des
sentiers vagabonds
Qui s'entre-touchaient et s'entrecroisaient au rythme de nos pas,
Pendant que nous dansions pieds nus, célébrant notre amour
naissant.
Ce matin-là, le soleil avait la beauté de ses yeux et la brise,
l'odeur de son parfum.

Sur mon visage, la pluie,
La pluie qui tombe parfois les après-midis d'été,
La pluie qui ruisselle puis se répand en moi par les lignes
imaginaires qu'elle dessine
La pluie qui revigore l'être et fait sortir de sa torpeur l'âme, trop
longtemps resté somnolente.

Demain nous appartient !

RM

4. Caillou

Je n'y vois pas clair. Le sommet se floute avec le ciel, le ciel avec les nuages. Le soleil est invisible et il trouble mon champ visuel car je reçois trop de lumière et suis constamment ébloui. La sensation est désagréable. La mer au loin derrière les falaises n'est qu'une vaste étendue secouée par le vent, des traits blancs moutonneux s'inscrivent çà et là, insaisissables puisqu'ils apparaissent aussi vite qu'ils disparaissent. Ce ne sont pas des vagues déferlantes mais une multitude agitée en ce jour de rentrée et de grande marée. Au loin, ça devrait être l'Angleterre même si la direction n'y est certainement pas. C'est un peu notre double ici, enfin avant que les ferries n'accostent plus. C'est resté gravé dans les mémoires et on attend toujours leur retour. C'est un peu comme regarder le paysage à travers un miroir embué ou une vitre pleine de gouttes d'eau. Rien ne se distingue, tout se confond et se transforme en plus. Je vais souvent me balader le long de cette falaise du Portel, enfin plus précisément entre Le Portel et Equihen. Ce ne sont pas des bourgades des plus connues alors que leur emplacement face mer les catégoriserait proche du conservatoire du littoral. Ici le paysage est découpé et laisse derrière les hangars de Capécure où siègent les usines de traitement de poissons, la rade de Boulogne-sur-Mer, les éoliennes qui ont remplacé l'usine de ferromanganèse de Comilog défigurant le profil boulonnais comme jamais. Non ! Ici on regagne de l'air, de l'évasion depuis le fort d'Alprech jusqu'aux falaises d'Equihen. On n'y rencontre jamais personne, on se balade proche du vide sur quelques kilomètres. L'impression de n'y croiser que des nuages passant au-dessus du crâne. On ne les regarde pas. Parfois, on vise au loin des tas de nuages noirs, on croit voir se dessiner des torrents de pluie déversant l'eau dans la mer, un drôle de cycle naturel paraissant si inutile. Pourquoi ne pas décharger sur la terre et la nourrir ? D'autres fois, un puits de lumière transperce et trouble un amas de nuages dessinant un spectre,

la mer est alors sous les projecteurs. Elle est belle et tout le temps présente, ses embruns vous caressent d'une douceur salée. Avant je le sentais. Depuis quand je ne le sens plus ? Ce lieu a toujours été un repère car j'habitais entre chez mon père à Equihen et ma mère à Outreau. Le chemin de randonnée était le cordon qui me reliait à eux deux. Ce chemin je l'ai fait un bon millier de fois. J'y ai refait ma vie et aujourd'hui je ne sais plus vraiment quoi en penser. Rien ne me vient à l'esprit, je suis comme blasé. Même la présence d'un phoque en contrebas ne réveillerait pas mes sens. J'ai arrêté de faire le trajet quand plus personne ne m'attendait du côté d'Equihen. Le fil s'était rompu, la balade n'en valait plus la peine et ces virées n'étaient plus du tout poétiques. En vérité, c'était plutôt l'occasion de toujours plus me rapprocher du bord de la falaise. Parfois j'en étais à quelques centimètres du bord, alors que je n'allais plus voir que des potes au bar du coin, histoire de faire un loto ou un billard avec les gars du quartier. Fallait bien continuer de vivre. Mes godasses en ont envoyé des cailloux par-dessus bord pour ainsi dire, fasciné que j'étais de les voir ricocher sur la falaise et parvenir finalement un long moment après au sol, tout en bas. Je m'y serais bien vu en bas, fracassé contre un rocher. Cela m'aurait fait une raison d'exister alors que je zonais grave au lycée maritime « que je n'en avais pas grand-chose à foutre ». Ça ne m'a guère passionné de vider des canettes derrière le bar entre deux parties de billard, et fumer des clopes à s'égosiller nos petites cordes vocales de puceau juste pour dire « ouah putain comment tu fumes, tu préfères les marlback ou les lucky. » Tu parles, tu sais ce que ça veut dire lucky ? Et bien je te le donne en mille ! C'est avoir à 14 ans ses parents unis et surtout pas son père entre quatre planches. Tout s'est détricoté pour moi à cet âge. Déjà que je ne travaillais pas beaucoup mais alors là je n'y voyais aucun sens. Fallait que je m'occupe, je meublais. A quoi bon et pour qui ? A qui j'aurais fait signer mon carnet de note. A ma mère, oui certes. Je ne tenais pas à ce que ce soit elle qui soit fier de moi. Mon père lui était mon héros sauf qu'il est tombé en mer, dans cette putain de mer de merde. Il a

glissé ? Je n'en sais rien mais le pire c'est qu'il a l'air con à ne pas passer pour un marin increvable, un vrai loup de mer que je suis sûr qu'il était. Putain et les obsèques de marin, son calvaire. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ! Le monde s'est effondré et plus rien alors n'a compté. C'était un 4 avril et chaque année je ne m'en remets pas, ça n'est jamais passé et ça ne passera pas. Ça ne peut pas le faire à 14 balais donc je traîne mon spleen depuis cet âge.

Et je suis là encore à me promener comme un vieux sur les sentiers douaniers. Bientôt on va me prendre pour un gars qui aménage et entretient les chemins. J'ai bien dû creuser quelques centimètres avec mes godasses. D'ailleurs, ils se creusent à tel point que l'eau de pluie y forme des flaques hors saison estivale. D'un coup je ne me souviens pas de ce que je viens y foutre. Durant encore plusieurs dizaines de secondes je suis dans le no where, je sais que je suis en périphérie du Portel, que je marche mais il m'est impossible de savoir ce que je suis venu y foutre. Ça m'arrive de plus en plus souvent. Des fois je crains de m'être fait un pète au casque avec tout ce que je m'envoie dans le cornet et puis il y a eu les traumatismes crâniens, les chutes à vélo ou à mobylette, les bastons, les accidents de voiture. Oui, parce qu'à partir du moment où le daron a clamsé, ça a été open-bar. Ma mère s'en est presque félicitée du fait qu'elle était encore aigrie qu'il soit parti avec une autre, sa meilleure copine soi-disant. De mon côté, que je sois à la maison ou pas ne changeait rien, j'étais déjà devenu l'enfant du fils de pute qui l'avait trompée. Je ne sais pas si elle s'en est rendue compte, je suis descendu dans son estime d'une manière incommensurable. Je ne valais pas plus que le clebs. Et encore.

Ah oui, ça me revient. Je vais au bar du village, histoire de rencontrer Jason qui j'espère a une petite dose pour bibi. Il en a souvent et me dépanne. Ce n'est pas comme ces satanés dealers. Pendant un bon cent mètres à arpenter le chemin j'étais bien à côté de la plaque. Et en y pensant, un petit rail ne me ferait pas de mal.

Au loin le ciel se couvre. A cette époque de l'année, le temps change tellement. On ne peut se fier à rien, il n'y a pas de baromètre fiable. J'en viens à me dire qu'il faut partir sous la pluie pour avoir une chance d'avoir un temps sec. J'approche de la ville. La transition est nette entre l'urbanisation de cette aire pavillonnaire et l'entre deux qui semble-t-il va être préservé. Ils doivent être pas mal dans ces maisons et à mon avis elles valent leur pesant d'or. Quand je vois la première trônant sur le haut de la falaise tel un château dominant le vallon d'un fief, j'y mettrais bien un pavé dans la baie vitrée centrale, pas forcément pour y dérober la télé que je revendrais au bas mot cinquante balles, mais bien pour ternir cette image vernissée. La villa est trop belle et elle m'insulte. Elle insulte ma vie de merde. Elle représente ce à quoi je n'accéderai jamais. Voyez comme je suis devenu. Un petit merdeux, jaloux qui plus est. Et impulsif. De toute façon, je niquerais bien le monde entier. La vérité est que je n'ai plus de rêve. J'ai la crevasse en ligne de mire, quelques badauds s'y promènent, je me demande vraiment s'ils n'ont que ça à foutre.

Je me les gèle avec ma pauvre doudoune décath qui ne remplit pas sa fonction. Putain on l'achète pour avoir chaud non ? Je suis devenu tout skeu, je ne mange plus rien, tout ce qui m'intéresse c'est la dope. Je m'allume une clope, j'espère que Jason pourra me dépanner. Avec cent balles dans la poche, je n'irai pas loin et je préfère les garder en cas de galère. Tiens, je prends un valium avec ma clope, ça m'aidera à patienter. Obnubilé par mon objectif, j'en viens à ne pas regarder ma route et voilà que je trébuche et me rétale comme une merde sur le chemin encore boueux. Tout un côté de mes habits est crade maintenant et je ne fais qu'étaler avec mes mains. Je vocifère et m'en prend intelligemment au fameux caillou que je prends et que je jette, croyant atteindre l'horizon avec. Il arrive à peine à vingt mètres de moi et j'ai bien failli blesser un des promeneurs. Je m'en retourne et poursuit ma route qui rejoint le macadam. Je me sens terriblement con, accoutré en rat d'égout. Putain, pourtant je fais des efforts avec

ce que j'ai. Mes petites baskets achetées au prix fort, un jean taille basse certes élimé et maintenant crade, mon piercing, mes tatouages, mes cheveux toujours impeccablement rasés. Et ce n'est pas ma mère qui me les a offerts, elle ne m'offre rien d'ailleurs. J'ai envie de retourner mais faut que je me procure ma dose, il n'y a pas. Bientôt il n'y a plus rien d'autre qui existe. Je rentre dans ma zone. Désormais je traverse les quartiers sans sourciller, à prendre des virages serrés à chaque angle de rue. Bientôt je vois le bar et je transpire comme un âne. Ouf Jason est là, il fume une clope. Et moi la mienne, j'en suis où ? Je regarde ma main pour voir si elle est encore accrochée et elle n'y est plus. Bref. Peu importe. J'ai besoin d'un truc. De ma came. Et vite, ça urge.

5. Juste un bout

- Putain Jason vas-y fait pas chier juste un petit bout. Je t'ai toujours payé, tu peux m'avancer cette fois-ci. Fais pas le bâtard.
- Me traites pas de bâtard s'il te plaît.
- Ok excuses, non mais vraiment donne-m'en, j'ai juste oublié du flouze chez moi.
- Ouais c'est ça, tu crois que je les connais pas les lascars de ton espèce.
- Quoi, qu'est-ce que t'as ? tu me connais, je vais pas te la faire à l'envers.
- Tu me racontes des bobards, t'es en manque un point c'est tout. D'ailleurs t'as vu comment t'es accoutré on dirait un clodo.
- Oh arrête, je suis tombé sur ce putain de chemin. Si seulement j'avais une mob comme toi.
- T'as qu'à t'arranger comme moi, fainéant. Tu crois que ça tombe du ciel monsieur le poète. Le fric, y'en a, suffit de l'attirer vers toi.
- Je dois être complètement con alors excuse, ma mère veut que je continue d'aller au lycée.
- Tu perds ton temps à aller au bahut encore à 18 balais. Tu veux qu'ils te rattrapent, toi le raté de l'école. Dis-moi une seule fois où t'as eu la moyenne dans une matière. On est des te-bé c'est tout alors on doit bricoler. Système D mec, y'a que ça de vrai.
- Tu verras, un jour, j'aurais ma revanche...
- Tu me fatigues, j'en ai déjà marre de t'écouter, je me casse.
- Et ma dope, tu m'avances ?
- Tiens voilà un bout, tu te débrouilles et la prochaine fois vas voir un autre.
- Merci mec, je te revaudrai ça.
- Oui c'est vingt balles.
- Quoi pour ce minuscule bout.
- Tu veux que je le reprenne.

- Allez va chier, à chaque fois tu m'enfumes.
- Et t'as intérêt à me donner le fric cette semaine.

Toujours pareil avec lui.

A peine le marché conclu, il s'en va sans jamais se retourner. Il s'efface. Je le trouve lâche, jamais vraiment il te regarde ou te considère. Il n'est pas un ami ou un confident. Il est le gérant d'une boutique ambulante faisant commerce d'un produit illicite. Seulement, il est le seul qui m'approvisionne. Il m'a apprivoisé et je lui mens constamment. Il le sait. Nous sommes accordés dans le faux. Ce qui me fascine chez lui c'est la façon dont il en est arrivé là. Il a un certain pouvoir sur les gens, sur moi. Comment se procure-t-il la came ? Combien se fait-il par jour ? C'est vrai il est bien sapé, quoique ses fringues sont basiques. Il n'est pas allé le chercher loin son jogging trois bandes et sa casquette américaine floqué Bulls. Il a dû kiffer le taureau quand il s'est vu dans la glace de l'Intersport. Des yeux de méchant le bœuf, ça double l'effet de son regard inquiétant parfois. Il se cache sous sa casquette aussi, surtout quand la cagoule est dessus. En tout cas, il me fait chier avec ses règles. Il croit peut-être que nous sommes mariés ? Ces derniers temps, je le vois tous les jours rien que parce que je n'ai pas de thune. Il m'abuse de plus en plus. C'est comme si moins j'avais d'argent, plus ma dépendance à ce type croissait. Et franchement, je ne pense pas que ça va le faire longtemps. Tout à l'heure quand je voyais sa petite gueule j'avais envie de lui en coller une et partir avec le matos qu'il avait dans la poche. C'est trop facile pour lui. Ou alors je change de fournisseur. Il y en a un apparemment qui est pas mal au Chemin Vert, Jess m'en a parlé. Il n'est pas cher, réglo et surtout pas connu des flics. Ça aide. Jason lui est carrément dans le rouge. Je pense que dans deux mois il est à nouveau en cabane. Il n'en a rien à foutre. Il dit que ça en vaut la peine, que la prison n'est pas la mort. Moi, de mon côté, j'éviterai. La dernière fois, Jason avait repris son marché dès le lendemain de sa sortie de Longuenesse, à croire que la taule l'avait

préparé à faire mieux et plus efficace. Qui sait qui il y a derrière ? Moi je suis la cheville ouvrière du réseau, le consommateur, parmi ceux qui font tourner le système. Un parmi tant d'autres. C'est pour ça que Jason va me lâcher cet enfoiré. Il y a d'autres personnes à la porte et je ne paie pas en temps et en heure. Je ne suis plus intéressant, d'ailleurs je commence à le penser aussi. Les comptes sont vides. A force de gratter des pièces à ma mère ou mes grands-parents, je vais me faire tauper. Et j'entends déjà ma daronne me suriner les oreilles. Fais pas ci, fais pas ça, des genres de reflux biliaires sentant plus le rejet qu'autre chose.

Bon, je fais quoi maintenant. Un petit crachin accompagne ce moment glauque. Faire tout ce chemin pour un petit caillou et désormais il faut trouver un coin. Je vais reprendre le chemin et descendre à la crevasse. Il est presque midi et les quelques randonneurs ont dû rentrer chez eux manger. En contrebas personne ne peut me voir et j'ai une vue d'enfer sur l'horizon. Rien devant, la falaise dans le dos, l'idéal. Je me cale dans les rochers, mes saletés sont à peu près enterrées ensuite.

Je me mets en route. Jason est de l'autre côté de la place, il me regarde et plus que ça. Qu'est-ce qu'il a dans le crâne ce taré ? Vraiment il me faut élaborer un plan B car il est en train de me mettre le grappin dessus. Bientôt, il va falloir lui rendre des services si je veux ma dose. Je lui relance un geste de salut, d'adieu j'espère.

6. La crevasse

La vue sur la mer se dévoile au fur et à mesure que l'on descend sur le chemin menant à la crique. L'endroit est paisible, privilégié par les gens du coin. Les touristes ou gens de passage sont davantage amenés à la plage d'Equihen, comme s'il n'en existait qu'une et une seule. Une petite Bretagne nichée sur la Côte d'Opale, avec une falaise, un coin de plage miniature, de la roche chahutée par les vagues et le courant. Une oasis prisée par les connaisseurs, des pêcheurs à crevettes, amateurs des après-midis familiales. Le lieu se suffira à lui-même. Pas d'artifice, du plaisir et un moment souvent qui s'étire. On arrive au coucher du soleil sans s'en rendre compte, hors du temps, hors des problèmes du quotidien.

Je me souviens très bien de ces après-midis. Je viens y retrouver souvent le goût de mon enfance, les saveurs de mon innocence passée. Il n'existe pas d'autre lieu comme celui-ci. Jamais je n'en parle. Je garde secret mon attachement à cet endroit, de peur qu'on me le dérobe, de peur d'être démasqué tel un enfant faisant une sottise. Ce lieu m'est tellement intime, chaque pierre, chaque morceau de la falaise m'appartient. Je tente de retrouver cela quand je descends, alors que mon cœur palpite à l'orée d'une nouvelle injection. La crevasse fait partie du rituel. Heureusement il n'y a personne. Nous sommes jeudi quand même, entre midi et deux. La mer est un peu agitée, une houle s'est formée depuis quelques jours qu'il fait moche. Un tourbillon de nuages traverse le ciel depuis le début de la semaine entretenant un temps maussade. La mer vient lécher le petit bout de plage encore découvert à marée haute.

Bientôt il n'y aura plus de sable. Elle réapparaîtra au prochain cycle, pour s'effacer à nouveau. Deux fois par jour, inlassablement. Une mécanique imperturbable et naturelle que le petit site de la crevasse vient matérialiser. Autrement, on ne distingue dans le coin que de larges avancées de la mer sur la plage. Un simple drap tiré vers la terre. Ici, le relief me fait percevoir davantage les éléments. Perché sur un

rocher en contrebas, je pouvais savoir si la mer était bonne ou pas, imaginer mon père sur le bateau, me connecter aux difficultés du marin en mer. Autrement, je n’y verrais qu’une vaste étendue floue et impersonnelle. Je n’aurais pas pu lui parler. Un vent de sud-ouest me fouette le visage, il est fort et me décoiffe, gonfle ma veste de sport à moitié ouverte. Je remonte le zip, le froid était déjà en train de me gagner. L’air transporte des embruns. De minuscules gouttes de mer se déposent sur moi. Je m’approche de l’écume stagnant aux bords et montant en hauteur à mesure que la mer monte. Je m’amuse avec. Elle colle à mes baskets comme de la mousse de bain sur le nez d’un bambin.

Quelques minutes passent à s’amuser avec le blanc spumeux ballotté par les vaguelettes. Je tourne autour du pot sachant parfaitement où je vais, ce que je vais faire. Une force m’en empêche alors que je trouve du calme au bord du rivage. Des souvenirs d’enfance me reviennent agréablement avec constamment la sensation d’un abandon qui m’a marqué au fer rouge. Au loin, l’horizon ne se dessine pas et est confondu avec des nuages puis le ciel. Une sorte de tableau en deux dimensions dans lequel je baigne mes pieds à présent. Mes baskets ont volé sur la plage.

Je suis chez moi, presque dans ma chambre. La plage est mon plumard, n’importe quel rocher mon oreiller. Personne ne peut venir à la crevasse quand j’y suis, personne ne s’y inviterait j’espère. Il m’entendrait parler. C’est une plage privée cher Monsieur, chère Madame alors que nous sommes loin ici de l’univers feutré des bords de Méditerranée.

Un peu plus loin, certains prennent la côte pour l’endroit idéal pour un apéro, pour draguer, danser, baiser. Les soirs d’été paraît-il, ça n’arrête pas sur la plage du Touquet. Endroit par définition sans issue, sans limite, obscur. Il suffit de se plaquer au sol pour se fondre à la croûte et peut-être qu’un peu de sable dissimulera un peu plus cette présence à cacher.

La mer monte, ou descend, je ne sais pas. C'est imperceptible sur l'instant. L'envie de me défoncer monte par contre. Assez de préliminaires. Et si je me mettais dans le coin juste quand la crique s'ouvre au sud. Il y a un rocher que j'apprécie. Un genre de fauteuil avec un dossier juste bien incliné, face à la mer.

Putain mais le bout donné par Jason est ridiculement petit, j'espère au moins que ce n'est pas de la dope coupée à du sucre ou des médocs. Je lui ai dit la dernière fois. Vaudrait mieux qu'il ouvre une épicerie ou qu'il fasse des études de préparateur en pharmacie. Et moi, d'aller me prendre un expresso à L'Océan, il m'en coûtera qu'un euro. Putain la loose. Allez, on va voir. J'oublie que je suis seul.

Je vais annuler tout ça. Je vais tirer un rideau sur toute cette beauté. Trop pour moi. Du mal à le supporter. Je la fais mienne plutôt, très égoïstement. Qu'ai-je d'autre que de m'approprier ce coin ? Le rocher m'attend. Les couleurs opales se durcissent, elles signifient davantage la profondeur de la Manche plutôt que sa surface réfléchissante. Un cumulus survole la crique, projetant ses contours sur le sol liquide dominant le vide. Manquerait plus qu'il pleuve.

Je suis troublé. Je recule et m'éloigne du rivage, peut-être bien qu'il va me falloir tourner le dos à la mer alternant le bleu clair, le bleu gadoue et le bleu canard. Voilà que j'ai peur de m'y noyer, enfin quel plaisir ce serait de s'immerger, de s'y confondre, de se dissoudre tel un sucre dans le café.

Il faudrait en avoir le courage seulement.

Le caillou s'assimile drôlement à un coquillage ou à un bout de la falaise calcaire. Il est dur et s'effrite très difficilement. Il roule dans ma pince et est vraiment minuscule. C'est de la merde à coup sûr mais je n'ai pas le choix.

Je sors le matos que je pose sur un rocher essuyé avec la manche de mon sweat. Déjà je me sens comme une lavette. Des larmes montent, que je retiens. Je verse le contenu d'une pipette de sérum physiologique topé dans la pharmacie de la maison dans une cup dégueulasse. Je résiste à la rincer dans l'eau de mer et crache dedans puis frotte avec mon teeshirt. Le vinaigre a du mal à dissoudre le caillou que je suis obligé de réduire avec mes doigts, en essayant de ne pas en perdre. Pathétique mais malheureusement incontournable. La pluie tombe. Un vieux filtre coincé dans la petite poche filtre justement ce qu'il peut. Je garde ce trésor pitoyable dans ma main refermée. Au moins, j'ai un garrot. Bras gauche, ça sera plus simple. Je serre comme un malade, une fois sur deux je me rate, en attestent les nombreux points sur le pli de mon coude. La seringue est prête, avec une goutte au bout que je lèche. J'essaie le plus possible de garder cette première substance sous la langue, ça m'aide à attendre.

La jonction biseau-peau est proche. Une veine est turgescente. Souvent je pense à un module approchant une station spatiale en mode slow motion. Le temps s'arrête pour accueillir le produit et l'effet. Je m'injecte la mort. Cette idée devient de plus en plus précise à mon esprit, à mesure que je n'ai plus de thune pour de la bonne came, que j'en suis sérieusement dépendant, que l'effet finalement s'estompe d'injection en injection. Je suis en train de niquer ce qu'il y a de vivant en moi et le gros connard que je suis s'en remet plein les veines.

T'as tout compris Jimi. Tu peux réserver ta place au cimetière nord à côté de celle de ton père. Tu n'es pas en train de percer le grand mystère, tu es en train d'échouer comme une merde de couteau ensablé, pris dans le courant bien malgré lui.

7. L'eau-delà du toxic-eau

Chacune de ses bulles ramène un peu plus à la vie.

Elle est ma fontaine de jouvence, mon élixir de vie.

Elle est l'eau divine dans laquelle je me plonge à corps perdu.

Elle est l'eau sacrée dont je m'asperge le visage et qui me purifie.

*Elle est la Source, trop généreuse, à laquelle je m'abreuve
insatiablement.*

*Je bois comme il aurait bu l'eau endiablée s'il avait succombé à la
tentation*

Je bois jusqu'à ce qu'elle me coule dans les veines.

Je bois jusqu'à ce que ma peau s'imprègne de son odeur.

Cette odeur, si envoûtante, qui émane d'elle

*Lorsqu' à son tour, elle succombe aux lames déferlantes qui nous
submergent.*

RM

8. Remède et poison

J'ai vue sur le port. Il est dégueulasse, les eaux de pluie ont fait refouler les eaux usées qui se mêlent désormais avec l'eau de mer. Mélange des eaux. Il en résulte une bouillasse flottant à la surface, esquissant des tourbillons dont le sens me paraît défini par les marées et constituant le ballet hypnotique à la surface du port. Je suis en train de me faire siphonner, assis sur une des nombreuses bittes d'amarrage du quai Thurot jouxtant le bassin Napoléon. Le quai surplombe en général de dix mètres les bateaux.

Je suis en pause. Encore. A quel moment je ne le suis pas en réalité ?

Ma présence au lycée est buissonnière. Jamais je n'assiste à l'entière journée de cours. Il faut sans cesse que ça échappe. Personne ne se formalise à mon égard car je suis trop vieux pour faire l'objet de remontrances. Le projet scolaire ne dépend que de ma motivation et on fera les comptes à la fin de l'année qui promet de ne pas être glorieuse. Faut bien que j'apprenne un job. Quoi de mieux à Boulogne que de se coller dans les métiers des produits de la mer avec des débouchés au bord du quai ou à la porte des usines de traitement de poissons. Pêcher, fileter, fumer. Les boulots plus techniques ne seront à coup sûr pas pour moi.

Ça serait déjà ça, me répète ma mère.

Je dois toujours voir vers le bas. Faut que ça soit suffisamment simple, faut que ça paye tout de suite, personne dans mon entourage ne peut m'aider. Le système tire vers le haut et je dois regarder vers le bas.

J'estime ces métiers, d'ailleurs plein de potes y travaillent. Pour moi, on dirait plutôt qu'on a déclenché l'état d'urgence sociale. Vite un truc, n'importe quoi, sinon on ne saura pas faire quelque chose de lui. Un objet qu'on balade, qu'on insère, qu'on intercale entre d'autres qui réussissent ou qui ont davantage choisi leur job. Une chose placée bien précisément à une place pour qu'elle n'en bouge plus. L'abord est différent. Plus proche du vide.

Avec ces fausses propositions, je me sens comme une chaussette retournée gisant dans un coin de ma chambre. Où est ma liberté dans ce foutoir ?

Ai-je vraiment envie d'être amarré quelque part, que je sois si solidement attaché. CIO, Mission locale, Afpa. Tout cela a été des galères de papiers, d'entretiens. On me demande ce que je veux faire et j'avais envie de leur crier que je n'en savais fichtre rien. Je laissais parler et venir. Il n'y a pas eu grand choix vu que je suis fixé sur Boulogne et environs. Mon esprit était définitivement ailleurs. Je ne voulais pas leur en parler. Peut-être pour qu'on me foute la paix, pour rassurer ma mère et qu'elle pense à elle. Je sacrifiais cette orientation pour garder bien au chaud en moi d'autres choses plus intimes. Et cela a marché, on ne me parlait que d'école, de futur, de conneries.

Pendant que mon esprit était ailleurs.

Secrètement j'ai commencé. Une bulle s'est formée autour de moi. Même mes meilleurs potes ne savaient pas que j'étais sur les rails des intoxications. Aucun besoin de partager autour de cette dérive. Je l'ai toujours pratiqué seul, dans mon coin, égoïstement, histoire de me retrouver moi et moi seul. Comme là tout à l'heure dans un recoin de

l'ancienne gare maritime en loucedé. Cela a dû m'isoler mais c'est cela que je recherchais bon dieu, de le faire en douce et en cachette, à l'abri des regards. Je ne veux pas montrer ma souffrance, cela personne ne peut le comprendre. Je n'ai jamais été extraverti. Ma vie est davantage mon théâtre intérieur, pas la scène publique et surtout pas celle du Portel.

Me suis-je piégé tout seul ? La drogue était mon remède et pas le poison qu'elle est devenue aujourd'hui.

Comment pouvais-je le savoir ? Personne n'en parle. On vous apprend les mathématiques mais pas la solitude. On vous fait lire Stendhal mais on ne vous apprend pas comment faire un deuil. L'équation c'est survivre, improviser avec ce que l'on a et ce que l'on n'a pas comme si le manque n'était pas inclus dans notre éducation.

Le monde est injuste. Il fonctionne pour ceux qui vont bien.

9. Casse dalle

A peine libéré de l'emprise du produit, cette dose se faisait attendre et il me paraît qu'elle contenait autre chose que d'habitude. Ce connard de dealer me l'a dit « Tu verras tu vas aimer cette came, il y a autre chose qui t'apaise, qui ne te défonce pas et te refile un coup de speed ». Limite un docteur le gars, il s'y croit à fond. Manque plus que la carte vitale, le bureau, le costard cravate et les diplômes derrière la tête. Vraiment ces mecs sont sans gêne. Pire que du théâtre, je suis un pantin agité par ces ficelles. Une gaucherie dans laquelle je me suis noyé.

Et donc, me revoilà tel Fantômas à réapparaître au sein du bahut. Les regards obliques s'accordent à sentir que j'y suis passé. Le quart d'heure de Jimi ils disent. Suis-je le seul à le faire ? Et la nana qui me dévisage, elle aimerait sûrement y goûter. Et l'autre qui se boit des canettes tous les jours à midi, il n'aimerait pas se défoncer proprement avec autre chose que de la 8,6. Ça lui donne des airs d'alcoolique bouffi. Je ne vois pas vraiment ce que ça change pour moi mis à part que je ne bouffe pas grand-chose. L'argent des repas me sert à compléter mes manques, je gratte après des restes de sandwiches aux filles qui semblent de plus en plus obsédées par leur poids tout en mangeant quotidiennement des chips et des sodas.

C'est vrai que j'ai le speed. Cette dose devait être coupée. J'ai appris d'un autre qu'il y avait de la caféine souvent mais on pouvait y trouver de la cocaïne. Un vrai cocktail molotov, tous les effets mélangés en même temps. Et je boirais bien une bière sur ce coup-là. Je me rappelle que je suis entre les murs du lycée. Nous ne sommes pas surveillés, encore heureux. Les professeurs restent attentifs au comportement en classe sans forcément exiger de notre part une attention

particulière sur le contenu de la leçon. Dernièrement, je plane la tête coincée dans ma main au fond de la classe. Les heures passent inlassablement. Je tue l'ennui et il ne me tue pas. J'observe imperturbablement l'effet de la drogue sur moi, la lente reconnexion au monde jusqu'à la prochaine dose. J'apprécie l'absence de sentiments et d'affects, le flottement de mon être dans les nuages, les flots peu remuants du port, la tombée de la pluie perlant les carreaux de la classe. En arrière-plan, la voix monocorde du prof développe et déploie son cours. C'est doux, fluide et enveloppant. Personne ne parle à moins qu'une question soit posée et interrompe ma rêverie. Elle reprend aussi vite. Je griffonne aussi des carrés, je noircis des ronds. Je surligne mes feuilles. De temps en temps, un dédale ou un escalier se dessine. Je regarde les filles aussi, enfin surtout une. Elle s'appelle Jess et elle est bien trop expressive pour moi. Moi l'introverti avec une excentrique pareille, impossible ? Je ne sais pas ce que j'aime chez elle, sa ligne, son genre, sa facilité à être. Elle est au centre de toutes les attentions et fait tourner pas mal de têtes au lycée et ailleurs. Un coup, un mec m'en avait parlé. Il l'avait croisée dans une boîte de nuit rue des Prêtres. Elle l'avait scotché, impressionné. C'est louche de se retrouver ainsi devant une fille. Trop proche de la fascination et puis elle aime trop qu'on la regarde. En bref, je ne lui ai jamais parlé. Il n'y a eu que des échanges de regard et certains étaient dédaigneux de sa part. D'ailleurs, je suis hypercomplexé avec les nanas, je n'ai quasiment jamais vraiment rien tenté. A vrai dire, mes centres d'intérêt m'en détournent, il faut être clair. J'entends ma mère me dire toujours sur le même ton « et pourquoi tu ne te trouves pas une copine ? », comme si cela se trouvait dans un des rayons du Leclerc d'Outreau. Est-ce ainsi qu'elle s'est faite attraper par mon père ? C'est fort probable. Quand j'en vois se balader main dans la main dans les travées de l'hypermarché, je me dis que c'est peut-être elle dans le temps. Je trouve cela ridicule et beau, être à ce point détaché du lieu qui est la scène de cet amour. C'est qu'il doit être puissant et inconditionnel. Cela ne m'arrivera jamais, je ne pourrais

me séparer de la vision des boîtes de conserve ou des dernières promotions en tête de gondole. Et puis, pour l'instant, je me sens bien incapable d'un quelconque partage. Je n'ai rien à donner non plus. Et sans envie, on n'irait pas très loin, à peine plus que l'arrière du magasin en mode glauque pour se rouler des galoches sans saveur. Faut être un bon plan, je n'en suis définitivement pas un. Si encore j'étais beau mais il faut se rendre à l'évidence. Taillé comme un Sprite, trois poils sur le bouc, sapé comme pour aller au stade de la Libération, je ne vois vraiment pas ce que pourrait me trouver une nana, mis à part tuer l'ennui dont j'ai fait ma spécialité.

- Ça va Jimi, on ne te dérange pas ? Si tu viens pour dormir, fais-le chez toi la prochaine fois.

Ce professeur est sympa mais par moment il se lâche, masquant mal son désarroi vis-à-vis du niveau de la classe. Alors il lance à chacun des piques. Aujourd'hui, mon tour est venu. Ce n'est pas méchant, il ne va pas m'emmerder davantage. C'est sa manière à lui de nous dire de faire plus d'effort. Autant de coups d'épée dans l'eau. Cela ne change rien bien sûr, il lui faut quand même nous l'adresser. Il ne peut pas rentrer chez lui avec ce sentiment. Sauf que ça ne soutient rien, cela n'en a aucune prétention par ailleurs. Encore des paroles en l'air. Je ne suis plus blessé par celles-ci, si éloignées de ma personne. J'use de semblant pour paraître à nouveau au travail. Il me regarde deux secondes me mettre en scène. Je perçois dans son regard qu'il comprend que mes gestes sont là pour le repousser, lui demander de me laisser tranquille. Il abdique sans avoir essayé. Je suis trop fort pour désarmer celui ou celle qui souhaite s'approcher et m'aider.

Il reprend alors :

- Bon alors, on en était où ? Ah oui les opérations commerciales d'un chalutier. Il y en a de plusieurs types ...

Et je décroche immédiatement. Aujourd'hui, j'ai un peu d'impatience et meurs d'envie de sortir de la classe. Mes jambes flagellent l'air, mes doigts se tordent et j'échappe complètement au déroulé du cours. J'essaie pour me donner les moyens de me poser mais c'est impossible. Mes gesticulations réveillent mon voisin de droite, Antoine. Il a dû faire une grosse soirée hier, c'était jour de match au Chaudron et l'équipe a gagné. Il a prolongé dans le parc à côté à fumer des pètes jusque deux heures, tout ça pour se faire déchirer par ses parents à son retour. Apparemment, c'était chaud.

- Qu'est-ce que tu fous ? Tu n'arrêtes pas de bouger ? On dirait que tu as pris un ecstasy et que tu vas te barrer en rave-party.
- Oui, je suis speed et alors. Je crois que je vais aller me caler le bide avec un Subway. Ça te dit d'y aller ensemble ?
- Putain, tu es con ou quoi ? Tu ne peux pas attendre la fin du cours ?
- Je ne crois pas, non.
- Oh les gars, on ne vous dérange toujours pas ? Si vous voulez, vous sortez. Je n'en ai rien à foutre. Ce n'est pas moi qui vais pointer au chômage l'année prochaine.

Le professeur est proche de la foudre.

- Pas la peine de cracher son venin non plus. On va y aller, je rétorque.

Je remballe, chuchote à Antoine de faire pareil. Il s'exécute comme un con, alléché par la promesse d'un énorme sandwich. Pas un regard pour la classe, je sors la tête baissée, un peu honteux. Mes jambes vont bon train et reprennent le dessus. Je pourrais courir. On arrive vite sur le pont Marguet, non loin des gens parlent et boivent un café sur la terrasse du bar Hamiot. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ? Des banalités, des ragots sur leur travail, des nouvelles de leurs enfants désormais loin d'eux. Tout ceci me dépasse et je n'arrive pas à croire qu'on puisse à ce point se délecter à discuter. Cela paraît une perte de temps incroyable. Il ne se passe rien et deux heures après je ne suis pas sûr que ces personnes puissent retranscrire ce qu'ils se sont dits. Bref.

Antoine ne parle pas plus. Il est quasiment derrière moi en file indienne. Il y a une sorte d'urgence à accéder à cette sandwicherie. En encas, l'odeur alléchante des viennoiseries de la boulangerie du coin. En face, les plus beaux fruits et légumes disposés en pyramide, myriade colorée invitant à se remplir de vitamines. J'aspire à du gras, du beurre, de la mayonnaise. Le pain colmatra mon estomac qui est en train de se fissurer de faim. Et peut-être en mangerons-nous un deuxième, à se faire péter le bide. Je n'ai pas mangé ce matin, ma mère m'a saqué un quart d'heure avant le début des cours, en m'insultant. Il a fallu que je sorte au plus vite, j'aurais pu péter une cloison de la maison.

Rue Nationale. Le cinéma. Je ne crois pas à ces balivernes et me moque des gens qui entrent.

Allez perdre votre temps et votre argent, votre vie c'est de la merde, que je glisse à une inconnue, de plus en plus déterminé à en découdre avec mon sandwich.

Antoine répète comme un abruti ce que j'ai dit, en plus fort et à un gars plus balèze. Ça chauffe un instant mais face à Antoine, le mec est plutôt à désespérer pour lui dans un mouvement de dédain. C'est ce que je lui dis en deux mots. Antoine m'écoute sans comprendre et se retourne pour envoyer un futile majeur au gars qui était déjà entré dans le cinéma sans s'attarder sur le cas existentialiste de mon compère.

La vérité, je vais l'attendre après sa séance de merde et vais lui démonter la tête à ce morveux, rétorque l'ami.

Tu ne vas rien faire du tout tant que tu es à mes côtés. Tu arrêtes sinon tu dégages ou tu retournes en cours. Je ne veux pas d'ennui.

Ce à quoi Antoine n'a rien répondu. Nous entrons alors dans la boutique. Un jeune con arriviste nous accueille avec un bonjour messieurs très peu adapté. Nous ne lui répondons pas et passons à la commande, direct. Le plus gros, le plus calorique puisque cela est renseigné, en deux exemplaires. Nous bavons devant la préparation. Antoine ne dit rien, il est encore sur le coup du gars du ciné. Il le guette comme un clebs à travers la vitrine, projetant sa haine sur d'autres et des regards déshabillants sur des filles.

Regarde ces deux-là, lance-t-il.

Stoppe là direct, je ne suis pas d'humeur, je réponds.

Non mais là, ça vaut vraiment le coup, tu vas les rater.

Arrête sinon je t'en décolle une.

Tu n'as qu'à essayer, je te la rendrais plus fort.

Ecoute, ça ne te dit pas de foutre le camp. Tu me fais chier.

Hors de question, j'attends mon sandwich.

Ok, après on se sépare.

Le vendeur se retourne avec les deux paquets l'air pas trop rassuré. Certainement pressé que nous partions, il nous réclame près de quinze euros ce à quoi Antoine répond, offusqué, qu'il va aller se les mettre où il veut. Son air théâtralement surpris est abject. Le sentiment que depuis deux minutes plus aucune règle ne compte. L'apprenti vendeur réclame à nouveau le paiement en précisant que c'était ce que nous voulions et que la règle habituelle est de régler. Il n'en faut pas plus pour qu'Antoine lui arrache des mains son Poulet Tikka et qu'il fasse tomber le mien sur la pailasse. Effrayé par la brutalité du geste, le mec se réfugie dans une pièce à l'arrière, ce qui nous profite pour choisir la boisson et sortir à moindre frais.

Espèce de connard, tu es barré. La prochaine fois, je te propose pas la pause lui dis-je au coin de la rue, tout en me séparant de ce moins que rien.

Je me rappelle que le commissariat est tout proche, tourne à la première. Les sirènes policières hurlent déjà. Je cours et me range dans une cour intérieure.

Je n'avais pas l'argent pour payer mon sandwich. Et Antoine non plus. On s'invente des histoires pathétiques pour s'offrir ceci cela. Entre nous, Antoine ne le reconnaît même pas. Il est déluré. J'avale le casse-croûte en deux secondes. Un mal de ventre me prend au centre, tel une crampe. La déglutition était bien trop rapide sans aucun plaisir. La sauce ne fait qu'accélérer ce pseudo-repas. Envie de dormir. Le parking est désert. Assis sur un bout de trottoir derrière une caisse, je m'adosse au mur et ferme les yeux ressassant mon échec scolaire. Impossible de revenir en classe à présent. J'ai signé mon départ pour la journée et cette absence sera signalée dès aujourd'hui à ma mère via l'envoi d'un SMS. Peut-être me cherche-t-elle ? Furibonde, elle doit

rêver de me gifler devant tout le monde, de me tirer les oreilles jusqu'à la voiture, de m'humilier sans que je me débatte.

Je suis nulle part sur ce parking. Hypnotisé par les lignes blanches qui quadrillent le sol.

Les sirènes m'amuse et me bercent. Pour l'instant, je suis passé entre les gouttes et n'ai jamais été inquiété par les flics. Tant que je suis dans ma bulle, que je magouille dans mon coin. Tant que je suis discret et que je ne vole personne. Les flics au final se foutent qu'on se drogue. Ce qu'ils répriment c'est le commerce qui en est fait. Les toxicos, ils s'en foutent bien évidemment.

Je suis un simple consommateur qui n'en a rien à foutre de tout. Nul besoin d'en discuter, d'en débattre. Cela me va tellement bien d'être là à rien faire sur ce parking, à digérer, à me préparer à la prochaine dose.

10. Les murs de l'enfance

*Les murs de l'enfance,
Mère en brique à laquelle on s'agrippe
Mère qui étouffe les insultes que l'un et l'autre se lancent.
Mère silencieusement aimante, contre les joues desquelles les
larmes dérivent.*

*Les murs de l'enfance,
Mer de brique contre laquelle les bateaux se fracassent
Et qui laisse des orphelins en lambeaux sur des falaises en
suspens.*

*Les murs de l'enfance
Dans lesquels on s'emmure,
Que certains franchissent, d'autres traversent, ou d'autres encore
font tomber,
Sont des baluchons remplis de briques, que l'on fait et défait sans
cesse
Sans que l'on puisse s'en défaire tout à fait.*

RM

11. Gomme

Je te vois et d'ailleurs je t'ai vu. Enfin, je n'ai pas pu voir grand-chose de toi, camouflé que tu étais, la capuche de ton sweat *Kaporal* relevée. A l'abri des regards ou à l'abri de regarder, c'est toi qui choisis, c'est toi qui te cherches. J'essaie de te trouver mais comment faire si de ton côté tu ne le fais pas. Tu n'auras de cesse d'éviter mon contact puisque je n'existe pas à tes yeux, aussi parce que tu n'existes pas assez pour toi. Tu passes le zébra du passage piétonnier, les rayures t'incarnent si bien. Là, pas là et ainsi de suite. Dois-tu te fondre dans la masse ? Il faudrait pour cela que tu survives à cette masse, alors tu t'isoles, tu fais semblant, tu leures tout le monde. J'y vois un peu clair en toi, je vois tout au moins que tu écris ta vie avec une gomme. Il te faut sans cesse éliminer ce que tu es, cela ne te convient pas, tu ratures et recommences, tu n'es toujours pas satisfait, tu supprimes et tu répètes, prêt à te surpasser mais à quel prix ? Tu ne peux pas t'éclipser incessamment. Cela te joue des tours, des tours de passe-passe où tu finis par disparaître. Ne pas être, détourner et paraître, pour finalement ne même pas paraître un iota de ce que tu devrais être toi. Disparaître.

Tu t'éloignes. Bientôt, tu quittes le champ de ma vision. Je ne peux même pas veiller sur toi, je n'ai même jamais entendu le son de ta voix. Je me fous du contenu, ton timbre m'indiquerait suffisamment qui tu es. As-tu une voix aigüe, basse ou grave ? Elle est certainement colorée de notes de jeunesse, tu donnes peut-être dans des accents du nord, dans des tournures à l'envolée. Ta voix prend-elle de la puissance quand tu es en colère ? Déraille-t-elle ?

Tu vois, tu me laisses sans voix, dans le silence. A moi de l'écouter. Ce mur n'est pas artificiel. Dès fois, j'ai envie de péter ce mur du son, percer ce filtre infernal qui t'enferme. Adresse-moi au moins un murmure, que je puisse un minimum t'octroyer cette singularité. Je ne peux me contenter d'entendre parler de toi, de tes frasques, de tes

absences. Je ne peux regarder le vide indéfiniment, tu le sais, alors est-ce que tu me testes ? Non, je ne pense pas. Tu es bercé par tes illusions perdues. Tu es dans une balade nostalgique. As-tu donné trop de valeur à certains ?

Un hurlement de klaxon, auquel se joint la gestuelle en vigueur chez les excités de la route, me réveille sans que je puisse faire plus. Le chauffard de derrière braque, accélère et m'insulte à travers la vitre passager qu'il a ouvert en redémarrant. Ma mine sidérée l'a découragé, il ne va pas obtenir l'adversité qu'il semble réclamer. J'entends des insultes sévères, à croire que je lui ai arraché le cœur en le faisant poireauter deux secondes.

Vois-tu Jimi dans quel état tu me mets ? Tu m'aspirez dans ton vide. Je crois plutôt que tu crées du vide en moi. Où sont mes certitudes ? En existe-t-il ? Bon dieu, nous ne sommes pas grand-chose. Pourquoi se le rappeler ? On est quelque chose seulement pour quelqu'un. Mais toi, tu l'es pour qui ? J'aimerais bien le savoir, ou que tu cherches, ou que tu trouves. Peut-être faut-il que tu cherches à le devenir pour quelqu'un. Et pas simplement pour ton dealer et tes autres copains toxicomanes ou alcooliques.

La voiture avance. Je regarde mais tu es perdu de ma vue. Je continue de regarder, obnubilé par cette curieuse absence. Un cache-cache psychologique.

Attrape-moi si tu peux. L'art et la magie de se faire oublier.

J'ai beau parler de toi à mes collègues, tu n'apparais point, radié que tu es des structures bienveillantes portées sur la parole.

Je tourne à droite du casino et longe Damrémont. La sortie de Capécure offre la vision de hangars, d'une gare maritime, de chemins de fer. On y traite du fret de poissons plus ou moins retravaillés avant d'être commercialisés. La bataille est rude avec Lorient, l'autre port de pêche français. On parle de tonnes en transit. Le circuit au-delà de Boulogne dépasse très largement la France et Rungis. La pêche du nord

de l'Europe y transite également. Tout cela fait de cette ville une ville ouvrière, au même titre que l'était le bassin minier. On travaille avec ses mains depuis toujours et tout cela, tant qu'il y a du poisson et tant que les gens en mangent, a de beaux jours devant lui. Brexit ou pas Brexit car l'inquiétude règne en ces temps indécis. Pourrait-il être possible de ne pas pouvoir lancer ses filets dans les eaux anglosaxonnes ?

Ta place Jimi est assurément là. Faut pas rêver avec le retard que tu as. Il faut te refaire, envisager de quitter le foyer maternel avec un peu de pécule. Tout au moins.

La voiture surplombe l'hypermarché Leclerc, monstre de consommation avec son parking constamment plein. A contourner donc. Avoir n'est pas être. L'indécence laisse à voir tout ce qu'il y aurait à acquérir, manger et boire.

Je suis bientôt chez moi et je pense encore à Jimi. Je n'en ai pas fini à priori.

12. « Regard absent, iris absinthe »

Variations sur Marilou, Gainsbourg

Absence constitutive,
Défection provoquée.
Indifférence générale,
Exclusion spontanée.

Tu t'extraies, tu t'expulses, tu t'exiles de toi-même,
Mais tu existes bon dieu.
Ton mal exhorte l'autre à t'aider,
Seulement comment faire
Si tu me rends absent de ta personne ?

Ta chambre est mortuaire.
Mon bureau serait vie.
Construisons un entre-deux
Qui ne dénierait pas les deux.

Souviens-toi Jimi :
L'homme est relation,
Même au pays des malices de Lewis Carroll.

13. Horizon

Il ne se sera pas passé grand-chose aujourd'hui. Le compte-rendu à ma mère va être ténu. Elle continuera de penser que je me fous de sa gueule, que je suis un bon à rien, que mon père doit se retourner dans sa tombe à constater l'idiotie de son héritier.

Que m'a-t-il légué si ce n'est sa disparition ? Je succède malheureusement à un mort, cela ne m'apporte pas grand-chose.

Je ne peux pas le dire à ma mère sinon ça flambe instantanément. Elle est capable, voir elle attend, l'opportunité de me mettre dehors. Un peu comme l'autre gars, Dimitri, qui a dû aller à Blanzky. Viré de sa famille, extradé de chez lui, pupille de la nation, regard absent. Difficilement imaginable en ce qui me concerne.

La côte est lourde. J'appuie sur mes cuisses pour les aider à se déplier. Montesquieu mes fesses, ras le bol de ce boulevard.

Il y a cette fresque murale dressée sur le flanc d'une tour quelconque. Elle est là, accroche votre point de vue, avec en arrière-plan Outreau et Le Portel.

Au début, la taille de la peinture m'interrogeait. Comment l'artiste pouvait si précisément s'exercer sans recul et respecter les dimensions du dessin ? Il y a des choses qu'on ne comprend pas et le mystère reste.

Plus tard, à force de la rencontrer tous les jours, je voyais que la fresque m'interpellait à mesure qu'elle était partie intégrante de mes trajets quotidiens. Il faut dire que les yeux du marin sont pénétrants. Il ne vous regarde pas, il semble fixer un point à l'horizon en fronçant légèrement les paupières tout en soulevant ses sourcils comme surpris de ce qu'il voit.

Il se présente de trois quarts, le visage buriné par la vie et le travail. La mer l'a façonné. Le sel l'a creusé, les traits du visage sont épais et durs.

Les rides sont gravées. Il porte une casquette gavroche aussi usée que lui dont il ne doit pas se séparer, une partie de lui dont des cheveux sortent couvrant les oreilles, faisant certainement oublier sa calvitie. Les poils sont drus, les lèvres gercées, la bouche entrouverte. Il fait corps avec son métier.

Les gens de mer sont plus que des hommes. Ils partagent la rudesse d'un environnement qui n'est pas celui de l'homme habituellement. A son âge avancé, la passion semble être restée intacte piégée dans les filets. De sa voix, on ne perçoit que sa glotte entre les pans de sa chemise entrouverte. Une proéminence virile, socle d'une existence mise à rude épreuve, contre vents et marées.

On aimerait voir ses mains, nouées par le maniement des filets, poncées par le sel. J'imagine un moment de détente avec une gitane au bec face à l'horizon, dégagé et austère. Mer grise et argentée ne laissant poindre que des bras d'écume mousseux et peu inspirants.

Les cales doivent se remplir avant de rentrer au port, le salaire sera fonction du tonnage. Lâcher les filets, les remonter vide, recommencer selon le désir et l'instinct du capitaine. La mer a ce potentiel de reconversion en mal. On l'adore ou on la déteste, sans savoir pourquoi. A bord, aucun répit, on ne sort pas du ventre du bateau tant que le compte n'y est pas. On part en campagne sans confort. L'humidité est terrible, le vent fouette, le froid te prend. J'aurai besoin de cela mais il me manque le courage.

Je tourne à présent le dos à cette tranche d'immeuble peinte en noir et blanc. Un dernier coup d'œil me précise le détail d'une église surplombant l'immeuble avec son clocher et sa croix. Le personnage prend une note nostalgique et passée. La figure est bénite, la main de Dieu s'est posée sur cet homme.

Les gens de mer sont croyants mais ils sont tellement en danger. Nous ne les voyons pas forcément revenir, d'où le calvaire des marins qui surplombe la rade de Boulogne en mémoire aux disparus, que la

famille et les proches puissent avoir un endroit où se recueillir. Voilà ce qu'il leur reste.

Je ne l'ai jamais fait, cela ne me viendrait pas à l'idée. Je ne vois pas bien ce que ça peut changer. Mon père est parti. Mis à part changer de point de vue rien ne le fera revenir.

Ça fait mal, très mal. La douleur reste, en peut-il être autrement ? Les choses n'ont guère évolué, peut-être même que le vide s'est agrandi. Dieu, l'Eglise : qu'est-ce que ça change ?

Bientôt je vais devoir aller voir le psy, manquerait plus que ça. Comme si j'étais dingo, comme s'il fallait prendre des médicaments. Mais est-ce que cela ferait revenir mon père...à moins qu'on cherche à ce que je l'oublie ?

Pris en tenaille, je marche vers la maison. A droite, à gauche, la ville est un petit dédale pour celui qui ne connaît pas. On n'y va pas par hasard non plus. Le paysage urbain alterne des quartiers résidentiels et d'autres où des immeubles sont plantés tels des champignons. Les rues sont désertes, ça ne circule qu'en voiture ou en bus par ici.

Mon cœur bat plus vite à mesure que j'approche de la maison. L'appréhension est motivée par la systématisation des réactions de ma mère à mon arrivée.

Elle ne croit pas en moi.

Et je me demande de mon côté quel est mon horizon ?

14. Chut !

Douleur dure,
Dure à vivre,
A saisir,
A percer.

Douleur insaisissable
Par ses origines,
Impossible à apaiser sans tricher.

La douleur comme souffrance à exister
Dure,
Impossible de tricher.

Le deuil est douleur
Rien moins que la mort, la poussière ou la fumée
Impossible de parler et elle est une contrainte à penser.
Cette douleur là nous perd.
Chute libre dans un piège sans filet.

15. Cadre de ciel

La mer est argentée, recouverte d'aluminium en cette fin de journée. Le soleil est devenu rasant. La luminosité éteint les moutonneries provoquées par une houle de sud-ouest. La surface plate jusqu'à l'horizon est immense depuis le haut de la falaise du phare d'Alprech. Atypique, spiralé, quasi dénudé avec son escalier en colimaçon, il faut pencher la tête en arrière pour distinguer son sommet.

Tour de Babel de la côte. En regardant sa cime, le ciel et ses reliefs se découvrent. Au premier plan les mouettes par essaim de dix, puis les nuages montés en neige aujourd'hui et enfin le tracé stratosphérique et rectiligne des avions. Le vol, la légèreté et la possibilité d'un ailleurs en chassé-croisé. Les oiseaux jouissent à planer contre ou sous le vent, peu importe. Ils prennent les courants ascendants le long de la falaise. Des herbes hautes chancellent et ploient sous l'air tourbillonnant, dessinant à leur manière des vagues. La nature est en mouvement. Tout bouge sauf le phare, immuable. En bas, des points noirs s'agitent sur la plage autour d'un ballon. Des filles s'exercent à la gymnastique décrivant des roues articulées. Grâce enfantine, le décor est parfait au milieu des patates rocheuses traversées par les courants. Mille et un reliefs encadrent la scène. Quand je sais qu'au milieu coule une rivière, mon regard s'en détourne. Trop de souvenirs. La douleur monte.

Des maisons idéalement placées à l'origine sont désormais désaffectées, attendant patiemment leur chute de la falaise. Celle près du phare est sans toit, la végétation est haute à l'intérieur. Ses habitants sont la nature, les mauvaises herbes, quelques fleurs sauvages et moi à mes heures perdues. Je me fonds dans le sol lorsque je m'assois contre le mur du fond. Les fenêtres sans plus aucune huisserie forment des cadres de ciel. De la maison ne reste que le béton rongé par les embruns. Quelques pièces attachées sont rouillées et dévorées par le sel. Curieusement, il est devenu quasi impossible

d'imaginer que des gens vivaient dedans. Sans toit ni charpente, un sol invisible, le vent traversant. La ruine ne laisse guère imaginer quoi que ce soit. C'est ce qui me plaît sans vraiment savoir pourquoi. Mon nom ici est personne.

Combien de fois ai-je arpenté ce sentier ? J'en connais les moindres recoins et particularités. Je distingue aussi chacune des vaches dans le champ sous l'ancienne piste d'atterrissage du Portel, les immeubles d'Equihen qui découvrent peu à peu la route côtière en arrière. Combien de fois l'ai-je emprunté ? Combien de fois vais-je m'abriter dans cette maison de fortune ? J'en ai marre et je n'arrive pas à lutter contre cette vie en disque rayé. Je n'y arrive pas. Je n'y arrive plus. Je ne supporte plus. Je ne me supporte plus non plus. La douleur s'intensifie. Je ne lutte pas contre elle, je la laisse s'installer cette chienne. Qu'elle me bouffe si elle le souhaite. La douleur me dissèque en de multiples coups de poignard dans le ventre. Qu'elle me transperce, qu'elle me crève comme un vulgaire ballon de baudruche. Qu'est-ce que je vaudrais de plus ? Mes joues sont noyées par des larmes, fouettées par le vent. Mon visage est inondé et cela ne s'arrête plus alors qu'une barre me traverse le bide.

Ce n'est plus tenable. Je sors le matos de ma poche, tout en pleurant, tout en le refusant, pris dans des vents contraires, incapable de ne pas soulager cette torture et effondré de devoir à nouveau tomber, chuter et m'y perdre. C'est encore pire d'y voir clair. Quel est ce produit que je vais m'injecter ? Quelles sont ces manières de le faire proprement ? Quelle est cette aiguille qui s'apprête à me percer ? Je réclame l'effet mais n'y-a-t-il pas d'autres moyens de soulager cette douleur ? Suis-je le seul débile à me débattre avec moi-même ? Triste et enragé, je me la plante comme un sauvage, limite je rajoute de la douleur à la douleur. Et je pousse le piston violemment, mon regard se jette dans l'encadrement de la fenêtre. Mon corps s'y engouffre. La montée est brutale et soudaine. Je flanque sans délai. Le rideau tombe tel une massue.

16. Deux cœurs

Le jour se lève
La nuit fut longue.
Serai-je encore vivant demain ?
Cette question, jamais ne se pose
Car ma vie jamais ne m'échappe.

Vous dites que mon corps se défile
Que mes doigts s'entremêlent
Que mes pieds s'effondrent
Que la corde n'est pas loin
Que la folie me gagne

Et vous avez raison.

Vous vous demandez pourquoi je continue alors.

La prochaine dose ?

Non ! C'est que j'ai deux cœurs.
L'un relance toujours l'autre
Et, quand l'un s'assoupit, l'autre veille.
Quand l'un perd espoir, l'autre lui fait entrevoir l'arbre de vie.

Vous qui n'avez qu'un seul cœur, que ferez-vous quand il vous lâchera ?

RM

17. Assez

Bleu lagon constellé de traits clairs de la texture de fines algues. Le petit trou noir exactement délimité prend sa forme avec ces couleurs vives autour. La lueur des contours se déploie autour de ce puits. Puits de lumière d'un noir intense. L'image se développe en alternance avec son négatif. Quel est le plein du vide, le vide du plein ? Où est la lumière ? Inversement le noir n'engloutit-il pas la lueur ? Je m'y perds confondant le dedans du dehors, l'intérieur de l'extérieur. Où sont mes frontières ? Les clignements brisent cette confusion pour mieux la réinstaller. Ouvert, fermé. Curieuse alternance. Je suis dans le gaz.

- Cela vous fait mal ?

Je ne me demande pas qui parle.

- De quoi ?
- Bah, la piqûre. Je viens de vous faire une prise de sang.
- Ah bon, pourquoi ?

La personne rigole assez fort, sortie du cadre.

- Où pensez-vous être ?
- Je n'en sais rien. Vous avez de beaux yeux. On plongerait dans votre regard.
- Okay, mais ce n'est pas le sujet.

Silence.

Des bips et des cloches électroniques sonnent.

- Pourquoi ?
- Ouhla, parce que je suis ici pour travailler.

Silence.

Ses cheveux blonds brillent de milles éclats. La salle dans lequel nous sommes est fortement éclairée, saturée de lumière, entourée de

blanc. Je recherche son regard mais elle se détourne. Une détresse m'assaille. J'ai besoin de ses yeux. Ils me tenaient. Le reste est blafard. Le granité du lino mural fait ressentir le mur, l'étroitesse du lieu.

- Et vous faites quoi comme travail ?
- Non mais, vous vous foutez de moi, je viens de vous piquer. Cela ne vous évoque rien.
- Je vous remercie.

Je n'en saurai pas plus. Elle repart. Je me sens automatiquement seul. J'aurais préféré qu'elle ferme la lumière, que les murs s'éteignent.

Pendant un temps non définissable, l'exploration de la pièce m'a occupé. A rechercher les formes, des couleurs, un angle sans que la fonctionnalité de ces choses émerge. Ces choses existent sans que je puisse y arrimer un sens. Une vision innocente, naïve ou même neuve du petit monde de cette pièce. Je me sentais bien dans cet univers inconnu, je n'existais pour aucun des objets. Porté par cette vision du monde, je flottais bercé par des flots imperceptibles. J'aurais aimé que cela dure une éternité.

La réalité est revenue durement. Un coup de massue sur la tête. Un homme vêtu de blanc avec un lasso au cou est entré. Il était moins charmant que la femme de tout à l'heure, paraissant vouloir en découdre avec moi, avec un dossier à la main. Il se tenait debout.

Les questions sont posées tellement vite que je ne les discerne pas. Et les réponses sont vivement attendues, à coup de, alors, vous répondez, je n'ai pas que vous à voir.

C'est qui les autres ?

Je discernais encore moins où j'étais. J'ai pris peur. Cet homme me veut du mal, j'en suis persuadé.

- Montrez vos bras s'il vous plaît, a réclamé l'homme en blanc.

Il ne m'avait pas encore vraiment regardé.

- Oui pourquoi ?
- Parce que vous êtes un toxico.
- Ah bon, depuis quand ?

Eclat de rire.

- C'est vous qui pouvez me le dire.

Il baragouine quelque chose dans sa barbe, se parlant à lui-même.

Je m'exécute tout de même, levant les manches d'une chemise qui n'est pas la mienne. Etrange.

- Ah oui, et voilà, de beaux abcès que vous avez, Monsieur. Félicitations, ils sont impeccables. Va peut-être falloir passer au bloc. Vous vous piquez aussi ailleurs ?

Il n'attend pas la réponse.

Il examine l'autre bras ce qui provoque chez lui la même réaction. Je reste bouche bée, suivant ces mains gantées de bleu me caresser la peau de mes bras qui ne m'ont pas l'air d'être les miens. Je frissonne de bas en haut. Mes cheveux se hérissent.

- Vous avez froid ?
- Je ne sais pas. Je balbutie, quelque peu désemparé.
- Ok, on est bien barré.

L'homme blanc repart, referme la porte coulissante. A nouveau seul, je continue de regarder les bras redevenus les miens avec l'empreinte de la sensation de ces doigts me parcourant la peau. Ma main parcourt les reliefs. Il y a des bosses chaudes en effet. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Piquer. Vous vous piquez aussi ailleurs ? La phrase résonne comme une sentence. Que veut-il dire ? Et comment le sait-il ? Oui je me pique mais quel est le problème ? Et où suis-je ?

Je regarde à droite, à gauche, au sol et au plafond. Il n'y a rien de naturel ici. Le lit est un brancard, la paillasse porte un ordinateur, un

autre moniteur est accroché au coin et trace des traits réguliers, affiche des scores, un pourcentage. Je remonte les fils et me surprend à en voir un à l'extrémité de mon pouce coincé dans une pince, un autre rejoint mon bras enserré dans un tissu. Et voilà que le machin gonfle. J'essaie de le retirer par le bas, découvre que l'enroulement tient à un scratch puissant.

Je suis en slip. Je découvre la chemise mise à l'envers avec des boutons pressions à l'arrière. Je vois marqué Boulogne-sur-Mer. Je ne dois pas être très loin.

Une feuille est posée sur la paille. Il y est marqué mon nom et :

« Samu. Patient non connu des urgences, retrouvé à Equihen inconscient. Glasgow 12. Constantes normales. Surveillance. Attente examen somatique. »

Je relis plusieurs fois, m'imprégnant de chaque mot, de la suite des idées inscrite sur cette feuille pastel. Je commence à comprendre. Je comprends que je dois partir et ne pas rester piégé. Personne ne doit savoir. Personne ne savait et cela doit le rester. Quelle heure est-il ? Ma mère doit me chercher, je vais me faire déchirer. Putain, ils l'ont peut-être appelée et elle va abouler.

Un mal de crâne me prend violemment. Un rideau noir voile mon regard. J'essaie de me tenir au brancard. Oui, c'est un brancard. Je réalise que je suis à l'hôpital. J'ai dû trop forcer à la falaise. Quel con ! Mais je ne vais vraiment pas bien à l'instant. Je tente de me rallonger et rate le bord, me rétale à terre comme un crevard. Cela a dû s'entendre puisque celle aux yeux lagons et à la crinière d'or revient me voir et demande à voix haute de l'aide. Une portée de bras me soulève. Un court instant je suis en lévitation jusqu'à ce que je sois reposé sur le lit. Les barres sont mises.

L'infirmière a dû mettre quelque chose dans la poche reliée à mon bras. Me revient le mot abcès que j'associe avec assez, sans développer davantage.

Abcès, assez, abcès, assez, abcès, assez, assez, assez, assez...

Mon esprit rejoint un épais brouillard.

Je tombe assez rapidement cette fois de sommeil.

18. Le puits

Je ne tombe pas,
Je m'amuse à le faire.
A force de répéter ce jeu,
Je suis passé maître dans l'art de la chute.

Chute libre et de tension.
Même mauvaise la chute se désire.
Qui n'en a pas rêvé ?

Debout sur les remparts du puits,
J'imagine ma chute dans le vide.
Cela me rassure,
Que cela puisse être possible.
Parvenir à l'absence de matière et de limite,
Au noir infini.
A ma tombe.

19. Ballon de baudruche

Je tombe alors que je marchais sur le bord du toit d'un immeuble tout en fumant et pavoisant avec d'autres. On est sur le bloc de Jess, une pote du quartier. Moi et elle nous nous retrouvions ensemble pour se rouler des pelles. On se donnait rendez-vous quasi tous les jours, chaque fin d'après-midi. Plonger l'un dans l'autre par bouches interposées. Cela me paraissait interminable, une demi-heure ou une heure. Le temps passait différemment. Et puis on en a eu marre, enfin elle a surtout trouvé un autre gars dont l'allure était plus satisfaisante. Pas compliqué d'être plus baraqué que moi. Et puis j'ai pris l'habitude de venir avec des potes, fumer des clopes et des joints quand on en avait. Nous ne faisons rien d'autre que de taper la discute, regarder nos smartphones, les dernières vidéos. Le temps partait en fumée, au sens propre comme au figuré. J'avais souvent la gorge défoncée en redescendant.

Ce coup-là, nous nous lancions des défis dont celui de marcher sur le parapet. A surmonter ce garde-fou, on avait une vue plongeante sur la ville. Après Jason et Rudy qui avaient fait un aller-retour jusqu'au coin, mon tour est venu. A contre-cœur, je me suis lancé feignant de ne pas trembler. Debout sur le muret, je m'efforçais de ne pas regarder à ma gauche dans le vide, plutôt focalisé vers l'intérieur du toit au cas où je tomberais. Je n'avais pas imaginé trébucher, que le caoutchouc de ma chaussure se prenne dans le ciment au moment de me retourner.

En un instant, malgré le jet de mes bras tentant d'agripper le mur, j'étais en train de chuter. Une chute libre, le temps me paraissait être suspendu. Je ne ressentais plus la gravité alors qu'elle m'assignait à rejoindre la croûte terrestre quelques dizaines de mètre plus bas. L'air fusait autour de mon corps, entre mes membres. Je regardais le ciel bleu azur dos à la terre et voyait très précisément ma vie défiler. L'image la plus proche est celle d'un film passé en marche arrière à très grande vitesse. Je vois sans pouvoir me fixer dessus des images

dont je ne me souvenais plus. Un anniversaire, mon père me tenant à bout de bras, des vacances au camping, mon premier baiser, un cornet de frites, la foire, une baffe que m'avait donnée ma mère. Une vaste superposition sans sentiments ni affects. Les faits rien que les faits. Une association libre d'évènements de vie à bord d'un train lancé à pleine bourre. Et le sentiment de sortir de soi, que mon enveloppe corporelle ne devienne plus qu'un ballon de baudruche ne réservant que le vide de l'air à l'intérieur. En périphérie, le décor des balcons et fenêtres défilent. La chute semble convoquer l'éternité.

Je me réveille en sueur, complètement flippé en continuant de vivre cette sensation de chute libre. Je crois m'enfoncer dans le lit. Les murs me semblent extensibles, se rapprochant et s'éloignant, bombant et se creusant. Je fixe un chariot que je vois rapidement rouler vers moi ou s'éloigner. C'est alors que je tourbillonne pris de vertige. Fermer les yeux n'y fait rien. Je les rouvre. J'agrippe les barres du lit, les draps. Couché sur le ventre, j'arrive à reprendre le contrôle projetant mon regard sur le coin de la pièce. Je pense que je m'y blottis, encastré par l'équerre des deux murs. Le peu de réassurance m'offre une ouverture pas plus grande qu'une tête d'épingle. Je flippe, j'ai peur, je pleure, j'en peux plus. Je crains de replonger dans le rêve de cette culbute dans l'air. Le froid me prend. La sueur coule à flot. Des gouttes sortent de mon crâne. Les tremblements se font plus intenses. J'ai si mal, mal de l'intérieur. Et je me sens si vide aussi. J'aimerais ne plus vivre ou plutôt vivre la mort. L'idée se précise alors que je serre mes doigts dans chacune des paumes. Elle se développe jusqu'à m'envahir. J'ai tellement mal. Il faut que cela s'arrête.

20. Silence

Chute

Plongeon dans le manque

Effacement des limites, des frontières

Chute

Emergence de souvenirs

Sursaut d'existence

Chute

Entre mort et vie

Vie de la mort

Vide la vie

Chut

Ecoute le silence

21. Ephémère

Après toutes ces péripéties aux urgences, me voilà la tête complètement à l'envers sous les escaliers à la sortie des urgences après les deux portes coulissantes. La salle d'attente était clairsemée, on sent bien qu'une nouvelle journée de travail commence à l'hôpital. Ça s'affaire, ça classe, ça sent le café, les gens sont propres et bien coiffés. Pour moi, il est temps que la journée se termine en ce début de matinée. Poisseux après une longue traversée du désert. Ils ont fini par me donner des dolipranes en perfusion même si j'aurais préféré un tramadol ou un contramal. Faut pas réclamer apparemment ici. Je comprends. Une infirmière m'a filé des papiers, elle parlait dans un jargon qui ne m'était pas familier. Ce qu'il fallait comprendre est que si je suis motivé à arrêter, faut venir, se faire accompagner, peut-être prendre un traitement. Bref, prendre une carte fidélité à l'hôpital. Pas pour moi, et puis je reste planqué ça me va mieux. La sortie va de soi après cela et maintenant j'aimerais m'en griller une. L'autre avec son vieux jogging m'a dit cash d'aller se faire foutre. Je lui aurais bien mis ma main dans sa gueule mais ce n'est pas trop le lieu, je me suis déjà assez fait remarquer. J'ai entraperçu un ou deux golgoths qui font office de gardiens du temple du soin, pas la peine de s'y frotter. Tiens, il y en a un qui clope dans son coin, il est d'ici ou il est en visite. Il connaît les lieux toutefois, il ne cherche pas son chemin et je l'ai vu passer dans le couloir des urgences, il m'avait dit bonjour en souriant. Un professionnel peut-être ? Dans ce cas, je ne comprends pas pourquoi il ne porte pas une blouse avec des outils de docteur ou d'infirmier. Je bloque, tentant de comprendre la situation sur le seuil des urgences. Bientôt, on dirait que je ne veux plus partir. Le détail d'un téléphone d'un autre temps en plastique noir m'indique qu'il taffe ici, ils ont tous ce modèle à l'intérieur avec un minuscule petit écran. J'en ai trop envie. Après tout, il doit bien se douter qu'on n'arrive pas forcément avec son paquet à l'hosto.

- Bonjour Monsieur, vous n'auriez pas une cigarette à avancer. Je sors juste du service et mon paquet est chez moi.

Je m'étonne de la formulation bourgeoise empruntée. Ce n'est pas moi, c'est moi qui veux absolument une tige de son paquet de Camel plutôt. Autre chose. D'un coup, je retrouve mon apparence en quête absolue d'un truc à se mettre dans le cornet. Le naturel est revenu au galop. Je n'arrive pas à déceler le moindre sentiment et il me la sort sans en demander plus. De rien, répond-il après mes remerciements chaleureusement inauthentiques. Il me tend un briquet Zippo après m'avoir laissé chercher une bonne minute. Le bâtard. L'envie de fumer couvre toutefois le ridicule de la situation.

- Vous repartez ? me demande-t-il avec un air de malice.

Il le sait. Il sait que je me suis galéré toute la nuit. Il est au courant et il joue avec moi.

- Bah oui, je ne suis pas venu dîner comme vous avez pu le faire hier avec vos amis de l'hôpital.
- Tu te trompes mon gars ... enfin tu as à moitié raison.
- Et alors ? qu'est-ce que j'en ai à foutre.
- J'étais à côté de ta chambre, je t'ai entendu crier, pleurer, être mal.
- T'es bien sûr ? Je suis venu pour une broutille de mon côté. Je ne sais pas toi ?
- Moi ? J'ai des problèmes de lithiase, c'est autre chose et c'est passé.
- Lithiase ? C'est quoi ?
- Des cailloux dans certains tuyaux, ça se bouche, ça coince, ça fait mal. De la connerie quoi. Bien différent d'une overdose, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas de quoi vous parlez.
- De toi ? Tu étais mal, tu devrais faire gaffe à la came que tu t'injectes.

- Oh c'est les flics là ?
- Non, juste quelqu'un qui te donne un conseil. Tu aurais pu mourir hier, je suis allé te voir tellement tu criais de douleur et de confusion.
- Ah là, c'est chelou, tu t'es introduit dans ma chambre...
- Oui mais je suis soignant habituellement. Je venais là pour moi mais je ne pouvais m'empêcher de voir comment tu étais. Tu étais si mal, j'étais inquiet. Je t'ai juste redressé, remis bien dans ton lit, en position latérale de sécurité pour que tu ne te vomisses pas dans les poumons.

Nous nous regardons dans le blanc des yeux, tentant de percer un mystère dont nous ne connaissons même pas l'énigme. Il ne fléchit pas et poursuit de me fixer. Un sentiment de bienveillance m'enveloppe. Ses yeux clignent sans perturber son attention vers moi. Bientôt, je ne vais plus soutenir ce face-à-face bien que sa présence me soit agréable. Je tire fort sur ma clope si bien que le nuage de l'expiration suivante envahit l'espace où nous sommes. Je suis même prêt à m'excuser. Je me retiens. Lui-même oblique vers des personnes arrivant avec un enfant dans les bras. L'occasion de le voir plus précisément, à son insu. Ma clope s'est rapidement consumée. Je tirais trop dessus et il y a une grosse carotte de braise, elle va se casser. Je l'écrase dans le pare-batte accroché au mur d'entrée du service. Il regorge de cigarettes. Cela déclenche le chemin retour.

- Je ne comprends rien, mais merci. Bon je vais gicler, je dois rentrer à la maison. Ça va s'inquiéter sévère, déjà que j'ai prévenu personne. Merci pour la clope.
- De rien, n'hésite pas.

Je reste sur mon impression bizarre. Je ne sais pas ce qu'il me voulait celui-là. Je dévale les escaliers en béton et prends à gauche pour redescendre par la vieille ville le long du cimetière. Un cimetière jouxtant l'hôpital, on croit rêver et puis il y en a des deux côtés quand ce ne sont pas les marchands de lys, glaïeuls ou chrysanthèmes qui

s'ouvrent à vous. Heureusement, les bureaux de tabac vous ramènent à la vie, celle si bonne à consumer. Après tout.

Je n'ai pas un kopeck pour m'envoyer un café clope au coin. Toujours les mêmes vieux aux abords du stade de la Libération. Ils croient que le bar est leur maison tellement ils se font chier chez eux. Ici on tue l'ennui, c'est écrit au-dessus. Ah si en fait, on peut gratter ou jouer au PMU pour changer et espérer consommer plus que la veille, casser la routine en payant une tournée. Le monde tourne en rond ici, pire que l'évacuation d'un bain. Je me casse, personne ne voudra m'avancer un café, tous des blaireaux qui prennent chaque jeune pour un branleur, eux qui ont travaillé toute leur vie, et à partir de 5 du mat' jusqu'à pas d'heure. A leurs yeux, on ne fait rien que d'attendre le chèque de la CAF. Allez, on passe son chemin. Je sais pourquoi je ne leur demande rien, s'agit de se respecter un minimum. Je me lance dans la vieille ville au niveau du musée. J'aime bien les petites rues pavées, les douves, les remparts. Que des touristes, parfois des amoureux, quelquefois un paumé qui est venu dormir là. Le jardin éphémère l'été avec ses pavillons figurant le thème de l'année. Les Fables de La Fontaine, les superstitions, le jardin des cinq sens.

Ephémère. Que veut bien dire ce terme ?

Ephémère. Ça doit vouloir dire court ou bref.

Ephémère. C'est un beau mot. La beauté de ce jardin partira une fois l'été passé. Gorgé de fleurs, le parvis de la mairie ressemblera au décor d'Alice au pays des merveilles. Une illusion et une fantaisie qui resteront marquées dans la mémoire.

Ephémère. Le miracle de cette création sera écourté et cela le rend peut-être plus beau encore.

Ephémère, c'est sûrement un bon terme pour me définir. Je travaille à me consumer, à brûler mes ailes, à me foutre en l'air, à me rendre malade, à ne rien vouloir d'autre que de consommer. Aussi parce que je ne crois pas en l'avenir, j'arrive à peine à me projeter à dans deux

heures. Pourquoi ? Parce que je vais bien devoir me procurer ma dose et j'en sais fichtre rien comment je vais faire sans un kopeck.

Ephémère, parce que mon père n'est plus à mes côtés, que la vie s'est arrêtée ce jour-là, que j'attendais qu'il me dise ce que je devais faire, que je devais grandir à ses côtés et que de fait mon enfance n'a plus été arrosée et que je n'ai plus poussé. La rage en moi n'y pourra rien, ne fera rien revenir. Mon enfance n'aura pas duré. Elle a été coupée net.

Je vais me faire un café basket au bar du Beffroi. Cela m'aidera à poursuivre mon chemin retour. Il est peu avant midi, les cours sont grassement séchés, la mère est partie bosser. Avec un peu de chance, si je pense à fermer à clef la porte d'entrée, elle ne se doutera pas de ma présence et je pourrai apparaître au moment où elle se lave. Ni vu ni connu, je t'embrouille. Il n'est question que de ça avec elle. Elle se doutera certainement de la supercherie et ne me gueulera dessus que si elle en a envie, car je la désespère profondément.

L'espresso a un super goût amer. Sans sucre, ça ressort encore plus. Il se mélange avec ma salive, embaume ma bouche, me réchauffe le fond de la gorge. Plaisir instantané, maintenant il faut filer à l'anglaise. Je dépose la tasse sur la table d'à côté, le mec est allé s'acheter des jeux à gratter. La table est rase. Avec un peu de chance, le voisin paiera ma note sans le savoir.

Ephémère et invisible. Pourquoi dois-je me tuer à m'effacer sans cesse ? Même pour un café. C'est quoi le trip en France, trimer, étudier et attendre son tour pour être payé. Au plus méritant. Et moi, je ne mérite pas un petit quelque chose à ne pas avoir un père à mes côtés. Je file et suis déjà au niveau de la bibliothèque. En face le tribunal et la kyrielle de bagnoles de flic adossée au bâtiment style empire romain. Je vire à gauche, je me retourne : personne. Maître dans l'art de disparaître quand on m'attend. Donnez-moi une dose et je n'existerais plus non plus. Un vrai magicien.

Je dévale la grande rue ne m'arrêtant pas aux divers feux rouges, ne checkant pas la gauche et la droite comme attendu par la règle. Je n'en ai rien à foutre de toute façon. Libre aux passants de m'éviter, je ne le ferai pas à leur place. Ma tête est déjà dans mon plumard. Un grand tout droit et j'y suis. Vite me blottir dans ma couette Mickey. Vite fermer les volets, fermer les yeux et espérer parvenir à dormir.

Et s'éteindre.

Off. Off. Off.

22. Shoot

Ephémère,

Qui ne dure qu'un jour.

Soudain,

Qui vient sans délai.

Fugace,

Qui échappe à tout contrôle.

Bref,

Qui ne dure pas.

Shoot,

Tir puissant.

Dépendance instantanée,

Plaisirs répétés à ne vivre que l'instant.

Jamais gorgé et saturé de toujours.

Rien barricadé entre ses quatre lettres.

Le temps est une surface plane, un mur sans relief, sans effet.

Le temps cherche son heure, sa mort.

Ephémère,

Tuer le temps,

Enfin.

23. Les aiguilles

Mon horloge interne me bouffe. Tic-tac. Les aiguilles me piquent dans mon estime, ma confiance, ma dignité. Elles m'infligent le rythme. Le temps n'est là que pour se servir lui-même alors qu'il est censé nous appartenir et nous ... le tenir. Il échappe puis il prend le contrôle. Tic-tac. Sitôt l'aiguille retiré, elle court vers son prochain but trois à quatre numéros plus loin et ainsi de suite. Qui voudrait de cette vie ? Normal de vouloir arrêter l'heure, qu'elle nous déprenne, que je puisse sans avancer, bouger d'un côté et de l'autre, d'avant en arrière, que ça remue sur place et que la vie danse hors du temps, qu'on oublie ce diable et qu'on sente vivre chaque instant. Tic-tac. Un truc ne va pas chez moi, je suis régi par des claquements de doigts, les yeux rivés sur les aiguilles. Les battements de mon cœur ne signifient point la vie qui déroule tranquillement, ce sont pour moi les gesticulations de la petite trotteuse transformée en marteau piqueur. Celle-ci déroule vers l'issue fatale. Mon heure approche.

Me réveillant, je pense direct à Jason.

Putain mais comment peut-il avoir cette importance pour moi ce petit con.

Il n'est rien d'autre que celui qui a la came et j'en meurs d'envie ce matin.

Faut que je trouve du cash.

Mais où ?

Et quand ?

Et en attendant ?

Et est-ce que je vais pouvoir avoir ça avant les cours ? Non.

Journée de merde. Encore une fois. Ça fait combien de temps que ça dure ces conneries ? Je ne sais pas, je ne me souviens plus et puis j'en ai envie ici et maintenant, pas après.

Faut se lever de toute manière.

Cependant, va falloir faire semblant une fois en bas. Ne pas relever ou répondre à ma mère. Temps à pendre, à suspendre, à mon sens.

Je sais ce qu'elle va me dire. Rien à foutre. Depuis longtemps.

Putain je suis bloqué dans l'espace-temps, me faudrait un fix pour démarrer et reprendre.

Alors penser à autre chose. Mais comment ?

Je vois que ça. Je vis que pour ça. Et j'aime ça. Je ne vis que pour cet instantané.

Sauf que j'ai qu'edel comme argent. Et je n'ai pas la moindre idée.

Dans la poche des gens, chez les gens ?

Va bien falloir s'y résoudre. Bordel. Sans avenir, je vais devenir un délinquant.

Je me dis. Mets ton jean Jimi. Habille-toi, va de l'avant.

Tu n'as rien à perdre, si ce n'est ton temps.

De toute façon.

Tu n'es rien, ne vaux rien, vaurien. Tu incarnes le néant. Point.

Je me rebiffe, m'installe succinctement, dégaine le crayon.

Sur place

Bougé par les événements

Tordu par les éléments

Plié par les tourments

Déraciné par la violence

*Poussé par le printemps
Le bout de tes doigts bourgeonne
Ils vacillent au moindre atermolement
Tu te dresses, tu te distingues
En attendant toujours plus le soleil
Wind rattled and swayed the trees.*

Allez Jimi il est temps.

24. Brexit

Les falaises de craie dessinent les premiers contours de l'Angleterre. La terre promise se dévoile en ce jour de beau temps, là devant à trente kilomètres. Peut-être est-ce une montagne de poudre et en face le pays où on ne manque pas, jamais. C'est sûrement cela que cherchent les migrants sinon ils ne s'obstineraient jamais autant. En pleine nuit, cachés dans l'essieu d'un camion, congelés dans un camion frigorifique ou embarqués dans un bateau pneumatique de gamin. Limite je peux comprendre leurs motivations.

Ah ouais, ça serait le pied, jamais chercher, n'avoir juste qu'à tendre la main et se la préparer dès que l'envie monte, jouer avec elle, la taquiner et ne pas trop se frustrer. Putain parce que là j'ai attendu la fin d'après-midi, à suer, à s'envoyer du valium à prix d'or. Pendant ce temps-là, treize personnes se sont faites ramener au port hier et confier à la police aux frontières. Ils ont échoué, finalement pas moi.

D'un coup, j'oublie tout. Je me suis réservé un de mes endroits favoris, à la crèche. Le maître du monde on se sent en haut des falaises de la rade, niché comme une mouette dans la paroi. Je devrais un jour passer par là, en face. Je ne sais pas si c'est difficile. Je crois bien sinon ils n'en parleraient pas tous les jours sur TF1. Les falaises sont vraiment blanches et ce n'est pas normal. Un signe.

Quel pied ce shoot, c'est monté direct et longtemps. Cela devait être de la pure ou je ne sais pas quoi. A la limite je m'en fous. Quand je pense que Jason m'arnaquait avec sa poudre de perlimpinpin. Qu'il aille se faire foutre, je ne rembourserai pas mes dettes non plus, pas pour de la merde. Okay j'ai sorti plus d'argent mais ça s'arrange. Limite j'ai envie de m'en refaire un petit. Seulement, j'en aurai plus pour demain matin. Je fais moitié-moitié.

Ouah je kiffe. Et ces falaises qui continuent de découper l'horizon. Trop beau. L'impression de pouvoir survoler la mer pour les atteindre

comme un peu ce que fait mon regard. Je vois à trente bornes. Si j'avais des ailes, je survolerais au ras de l'eau le bras de mer séparant la France de l'Angleterre, passant entre les tankers et cargos du rail. Une mouette vient me narguer, elle ne bat même plus des ailes, planant sur un courant ascendant, le bec au ciel. Nuageux, le ciel a du relief et des perspectives. Il se densifie au loin dans les terres.

Mes yeux se ferment doucement sur ces étendues sans limites. Je pourrais m'y noyer, m'envoler, plonger, m'élever. J'ai dû m'écrouler ensuite puisque je me suis réveillé une heure après en équerre, en vrac, sous une pluie fine avec un vent naissant. Rien ne reste de cette heure de sommeil. La mer est devenue moutonneuse et je ne vois plus les falaises de Douvres. Brexit je pense.

Le ciel est davantage ombragé et brumeux. C'est un temps pour être chez soi. A vrai dire je n'en ai pas et je ne suis pas prêt à prendre mon envol. Enfermé, pas exclu. Exit.

Mon crâne est lourd, douloureux vers l'arrière, mes jambes cotonneuses. En me levant je manque de tomber tout court. Elle était bonne mais putain l'après-coup est sévère et je vais me galérer à rentrer. Et d'ailleurs, sur ce chemin, j'ai croisé comme par hasard mon cher Jason qui réclamait son dû et moi de ne plus le voir. Cela a fini en bagarre pathétique et des coups de pied ont fait se cumuler les douleurs. Moralité, je suis rentré et me suis fait déchirer.

Une fois dans ma chambre, j'ai pris ce qu'il restait mais il n'y en avait pas assez. J'ai tenté de trouver le sommeil mais la privation était trop forte. Hésitant à ressortir, je me suis résigné à essayer de lire puisque je n'ai aucun souvenir des dix dernières pages que j'ai lu.

Alors j'ai regardé le plafond oppressant tentant de le rendre comme ciel au-dessus de la tête, sans limite, sans fin, tentant de m'élever et restant irrévocablement cloué au lit les bras en croix sur mon torse nu, les yeux mouillés de cette brume personnelle.

Malgré tout, je n'arrive pas à me décentrer du produit et me demande bien comment je vais m'en procurer demain.

Encore et encore.

Je crois bien que j'en crèverai au bout, à bout de tout.

25. Scories

Les bras se baladent en l'air et décrivent des vagues dans une mer démontée. Ils battent le rythme pour certains, aussi rapide que la ligne de basse. D'autres craignent peut-être de s'envoler en groupant leurs corps ne laissant échapper que de rares gestes jamais vraiment détachés du tronc. Certains planent yeux fermés, ondulent leurs membres supérieurs. Chacun son style. Les gens kiffent, sourires perchés, mains dans les cheveux, crinière décrochée et déchainée pour certaines filles. Un ballet d'agités, un concentré hormonal. De la pulsion à foison. Une scène en fusion.

Moi, je me demande bien ce que je fous là. Je ne sais pas dans quelle catégorie on me mettrait. Celui qui n'a rien à foutre ici. Celui qui s'est perdu. Celui qui s'initie à ces soirées. Un gars combinant tout cela. Un loser. Rien à foutre. Bref, je bouge dans tous les cas en ayant l'impression de faire n'importe quoi et de me fondre dans la masse. Sans distinguo et c'est bon d'appartenir à cette faune sauvage.

Les lumières hypnotisantes complètent parfaitement le son, dressant des perspectives infinies à l'aide de laser. Les écrans diffusent à répétition et en accéléré les images d'un visage d'homme avec différentes expressions. Je n'aime pas du tout. Je m'en détourne tant bien que mal. Le brouillard produit par les fumées floute les contours de la salle, on ne voit ni le sol, ni le plafond plongé dans le noir.

Mais je me perds, je m'oublie à mesure que le DJ envoie la purée, que la mélodie part et se complique. Plusieurs morceaux se superposent. A mon tour, je ferme les yeux. Plus facile que d'essayer de ne pas bloquer sur l'un ou l'autre de mes compères. Ça se bouscule un peu. L'air est humide. Je ne suis pas loin de l'extase produite par le cacheton acheté dans les chiottes. Cinq euros. Le cœur s'est emballé, bat la chamade tout comme le bruit qui se durcit, quasi métallique. J'aime moins. J'appartiens à cette électronique et à celui qui la produit,

encore une fois dans l'emprise totale. Et je m'envole d'autant plus. Mon corps décrit des gestes qui me sont étrangers. Je sors littéralement de moi lorsque le DJ amorce une estocade gorgée et saturée de rythmique. Putain il cartonne, j'ai bien fait d'avoir pris cet ecstasy. J'étais tout mollasson en arrivant. D'autant que ça a commencé à 1 heure du matin.

Ça commence à être le feu là-dedans, limite trop ou toujours à la limite. On se frotte davantage à mesure que le rythme retombe pendant de longues minutes. Putain le mec, il joue avec nos nerfs et on ne peut rien y faire. Je rallume mes yeux et surprend une nana bloquée sur moi, longtemps je crois qu'elle vise quelqu'un d'autre sauf que c'est à moi qu'elle en veut. Non pas ça. Pas alors que je suis dans mon trip. Et elle vient me chercher, ses yeux sont comme une corde qu'elle tend entre nous. Elle borde sévère cet espace entre nous, impossible de ne pas s'attirer l'un l'autre. Encore un effet m'échappant. Mais moi je ne veux rien, n'ayant pas du tout l'idée de flirter ce soir. Jamais d'ailleurs. Je crains que ça soit le genre à s'imposer ou à chasser. Malheureusement là voilà déjà contre moi, pubis contre pubis, rien que ça. Elle se déhanche, ondule son corps contre le mien qui finit par faire pareil. Elle n'a de cesse de m'attraper le regard, dès lors que je reprends sur moi. Elle se retourne, regard ascendant, elle fixe et m'attache si facilement que cela devient un jeu. Alors j'esquive, je tente de la fuir et à elle d'être la plus créative. Le chef d'orchestre continue sa débandade à croire que nous sommes ses pantins. La tirade dure quelques minutes encore, devenue poussive, pour moi, pas pour elle qui est défoncée à je-ne-sais-pas-quoi. Elle me sent partir, ne plus lui appartenir. Elle se calme alors, nous positionne face-à-face. Nous nous regardons tous deux dans le vide, nous ne nous connaissons pas. Elle est étrange, drôlement fringuée, à moitié dénudée, en transe. Un peu au bout de sa vie la nana, complètement détrempée, les cheveux rouge-orange collés sur la joue. Je ne sais pas ce qu'il me prend à les repousser derrière ses oreilles. Tout part de là

en fait, avec ce geste absolument pas anodin, venu de nulle part et qui me dévoile en un instant. Ce besoin d'affection. De toucher. D'être tendre.

Elle me dévisage et m'envisage. Elle ouvre quelque chose en elle faisant que nous nous embrassons exactement comme le dicte le DJ avec une pause plus mélodieuse. Nos langues se tordent entre elles, tournent inlassablement. Un palot d'enfer, passionnel. Cela dure longtemps, pourrait ne jamais finir. Ma bite se raidit et je la désire plus que tout désormais. Il y a un quart d'heure, j'aurais fui. Il y a une heure, j'étais en mode autiste. Il y a deux heures, j'étais avec une seringue dans le bras dans un recoin glauquissime de la gare maritime.

Et là, c'est l'extase. J'ai envie de l'aimer, de me marier, d'apprendre un travail, d'avoir une maison, d'arrêter toutes ces conneries. Tout cela d'un coup, le package. Elle pourrait m'aider. Oui c'est cela, j'ai besoin d'une partenaire, d'un but, de le faire pour quelqu'un. On ne fait rien pour soi, on vit en regardant les autres, en partageant nos déboires. Qu'est-ce que je foutais à me morfondre tout seul ? Je m'enterrais.

Je continue de l'embrasser, de me remplir de sa sève. Je la désire comme un fou. Nos bouches se détachent un instant, pour que je la regarde, que j'imprime cet instant, que j'apprécie ce qu'elle me renvoie tout de suite, maintenant. Elle est belle et interroge ce que nous faisons. Je veux continuer. Mes mains entourent son visage, à pleines mains, les doigts dans sa chevelure trempée. Je ne veux pas qu'elle m'échappe. Je ne sais plus dire comment elle était. Je suis plus grand qu'elle, blottie contre moi. La piste ne devient plus le lieu adéquat, on s'en extraie brutalement en s'arrachant nos bras. Vite, nous cherchons une place, l'envie de s'asseoir, de s'allonger évidemment, de nous enlacer plus confortablement.

Dans une salle annexe, des fauteuils dont un libre, on s'y jette moi le premier, elle la deuxième sur moi à califourchon. Nous oublions tout alors que nous nous pelotons à s'exciter comme des mabouls. Je crois

que j'ai bien failli éjaculer. Elle me met le doigt sur la bouche considérant la nécessité d'un silence. Elle sort sans aucune élégance un sachet de poudre de son soutien-gorge et se relève m'empoignant de la suivre. Je suis moins motivé par cette perspective. Ça me casse mais je la suis toujours main dans la main. Une fois derrière un rail désaffecté à l'abri des regards, enfin pas trop, elle sort un carton, de quoi se faire une ligne. Elle le fait si vite, si impulsivement que je n'ai pas pu réfléchir et me voilà avec une paille dans le nez face à un produit que je suspecte être de la cocaïne. La musique derrière est loin, on en est sorti et putain on était bien là-dedans. Qu'est-ce qu'elle a cette salope à vouloir m'en mettre plein la tête ? J'inspire de rage envoyant la coke profondément d'un coup. Elle explose d'étonnement, applaudit mon entrain Je n'en ai plus rien à foutre d'elle. Je lui dis. Dégage. Encore une qui n'a rien compris. Elle cherchait quoi ? Un gars qui l'accompagne dans son délire. Elle ne peut pas le faire toute seule. Et moi, je suis le dernier des connards à me laisser embarquer aussi facilement.

J'en ai marre. La nana me gifle pour clore notre pénible aventure amoureuse. Elle m'a gâché la soirée. Je prends le chemin retour sans me retourner. Une trotte m'attend et la coke monte. L'effet m'est désagréable, impossible de le contrer. Je n'en veux tellement pas que je gerbe toutes mes tripes. A contre-courant total. A se traîner. Le reste n'en vaut pas la peine. Une galère incroyable pour rejoindre mon plumard à l'état de mort cérébral. Trois tours du pâté de maison. Un boucan pas possible pour rentrer. Saloperie de meuf. Elle m'a bien baisé celle-là.

Etrange

Peut-être est-il préférable que je reste concentré sur moi ?

Je ne suis de toute façon pas assez moi pour te rencontrer toi.

Pourquoi je t'attirerais ?

Déjà deux questions avant de se rencontrer.

Te rendrais-tu aveugle de mes scories ?

Faire l'impasse

Essaye

Cela ne durera qu'un instant

L'instant de regretter de ne pas s'être fuis.

S'éviter de se sentir si étranger.

J'en vomirais.

26. Mascarade thérapeutique

Si la parole me fait défaut,
C'est parce que votre écoute est mécanique.
Et votre empathie de marbre.

Cocher des cases, vous rassure.
M'enfermer dans une case, vous libère.
Et la clé, du haut de votre falaise, vous la jetteriez volontiers
Comme on jette un cadavre à la mer.

Souvenez-vous de votre grand-mère,
Souvenez-vous des sillons
Que la vie avait creusés sur son visage,
Ces sillons étaient le refuge de tous vos maux.

Souvenez-vous de ses mains
Que les hivers les plus rudes n'avaient jamais pu empêcher
De dessiner sur votre front blême
Les constellations que la fièvre embrumait.

Souvenez-vous de ses mots,
Des guenilles pour le lettré que vous êtes aujourd'hui,
Ces mots qu'elle faisait taire pour mieux vous écouter, ont
construit le récit de votre vie.

Hélas, vos souvenirs aussi, vous les avez jetés à la mer.
Alors continuons cette mascarade psychiatrique, docteur !

RM

27. Aquarium

Une odeur de vomi remplit l'espace de ma chambre. Le vomi appelle le vomi et je retiens un relent nauséabond. Mes fringues sont couvertes de traces de liquide jaunâtre gastrique. La honte me monte au nez. Je ne suis qu'une merde incapable de contenir son repas dans sa bouche. Va falloir trouver un créneau pour la machine à laver. Quasi impossible, en plus que je sais à peine la faire marcher. Faut mettre les degrés, le type de tissu, le produit dans je ne sais quel réceptacle. Ça finit en pugilat avec une moitié de machine de peur de se faire prendre en flagrant délit de vomi, à tenter de le faire sécher dans le placard. Du produit va disparaître, la mère en bonne obsessionnelle radin va le remarquer et il n'y a qu'un couloir à traverser pour qu'elle trouve son meilleur suspect, son abruti de fils. Le plus simple serait de les jeter, il faut toutefois garder des habits pour la vie courante. Je l'ai déjà trop fait en massacrant le point de collecte de la Croix-Rouge du coin de la rue. Recycle vomi. Ils doivent être content les bénévoles de retrouver mes fresques alimentaires après plusieurs mois. Ça me fait rire. Je les vois se demander quoi en faire. Se dire qu'il n'y a que des petits cons dans ce quartier et que ces box faudrait les retirer de ces coins où crèchent uniquement des cas sociaux. Mort de rire. De toute façon, ces habits ne servent pas à rhabiller les pauvres mais davantage à isoler les logements des riches.

Je vide les poches comme le veut la pratique. Une paille avec du sang coagulé, mon briquet zippo, une clope écrasée. Et un papelard dans la poche arrière, plié en deux, pas plus grand qu'une carte postale. Sur le recto, une photo de la gare maritime. Je pense ligne de fuite. Tout est aligné, se rejoignant au fond. D'antan, il s'agissait de canaliser les voitures prêtes à monter dans le ferry. Aujourd'hui, tout est désaffecté. Ils veulent construire en ce lieu un complexe hôtelier avec une thalassothérapie, une salle de congrès, une place pour les concerts. On voit les choses en grand à Boulogne-sur-Mer. Peut-être

bien qu'on se prend pour ce que nous ne sommes pas. Après, c'est un lieu de passage, proche des frontières avec une industrie encore très active à Capécure. Tais-toi tu n'es pas à la mairie, les gens savent mieux que toi.

La photographie dresse un relief, une profondeur. Je bloque, lendemain de soirée, stone, un rien attire mon attention et concentre ce qu'il me reste de vigilance. Le bleu est intense, mat, méditerranéen, hors sujet. Comment peut-on construire un endroit si géométrique. Pour l'utilité bien sûr, on l'a oublié depuis le temps que les ferries préfèrent la traversée à Calais. Fret de voyageurs versus fret de poissons. Nous sommes du côté du fret qui pue.

Je retourne la feuille. Pas grand-chose d'écrit. En travers, le mot KLUBIX. Avec un gros point d'exclamation. Pour le faire vivre, que son cœur batte. Ça ne me dit rien ce mot. Les lettres sont blanches sur fond noir. Il n'y a pas de contours. Les autres inscriptions sont ridiculement minuscules, à un point que je ne puisse lire sans approcher le papier de mes yeux. Il y est écrit simplement en tout bas de page :

Si tu en as marre de la drogue, on peut t'aider. Nous sommes passés par là également. Amitiés. 06265398—

Klubix !

Si tu en as marre de la drogue, on peut t'aider. Nous sommes passés par là également. Amitiés. 06265398--

Putain mais il se prene pour qui ces gars à fourrer à mon insu leur flyer dans mon falzar. Cela devrait être interdit, c'est un peu abuser d'une personne en situation de faiblesse. Amitiés mon cul. Ca a dû arriver quand j'ai vomi. Je ne sais plus, j'ai dû avoir une absence après. J'étais tellement HS.

Je n'y crois pas, je relis leur message subliminal. Ils ciblent bien leur proie les gars en tout cas. De là à appeler le lendemain d'une cuite, il y a un écart qu'ils ne semblent pas apprécier. Il y a vraiment des malades dans ce bled. Des dégénérés. Comme si j'allais rejoindre leur communauté. Il y a quoi derrière, un autre dealer, les flics. Faudrait vraiment être maboule de téléphoner. Je garde le papier davantage pour l'image dans un tiroir de mon bureau.

Il y a vraiment des tarés à Boulogne.

Bon faut que j'aille au bahut, les cours commencent dans une demi-heure.

Le couloir menant au bureau de mon professeur principal est un aquarium. De l'extérieur on peut nous voir déambuler tels deux poissons lobotomisés toujours à la recherche de la sortie. L'illusion nous fait surplomber le port au-dessus des mâts, par-dessus le quai. L'heure de vérité a sonné. Tous les trimestres, j'ai droit à un entretien privé entièrement dédié à mon sujet. Et je n'aurais pas dû fumer sur la route du lycée. Et j'aurais dû prendre une douche. Pas frais, légèrement dans le gaz, pas dispo. Je le sais. Je ne pourrais pas mieux m'y être préparé. Le prof a une gueule sympa. Il a des convictions, il le porte sur lui avec ses vêtements moitié mode moitié désuets. Il ferait mieux de changer la ferraille de ses lunettes, de s'acheter des baskets s'il veut qu'on le laisse tranquille. Il me sourit, ouvre le dossier de ma scolarité, traverse les grandes lignes de ce qu'il a déjà entraperçu la veille en préparant cette rencontre chez lui. Un ou deux allers-retours sur ma gueule. Quelques expressions à la con, un haussement de

sourcil, un sourire en coin, une manipulation experte de sa monture. Bref.

- Bon alors Jimi qu'est-ce que tu racontes ? Tu te bouges plus en classe, t'as arrêté de fumer j'espère. Je vois que tes présences ne s'arrangent pas, les notes chutent. T'as trouvé une copine ou quoi ? Va-t-on avancer, trouver des solutions ?

Mon réfèrent pédagogique fait toujours pareil, il se rassérène avant même que je ne dise le moindre mot. Un homme, une technique, rôdé et rassurante.

- C'est ça, ce n'est pas pour me faire casser que je suis convoqué. Je n'en ai rien à foutre de vos questions.

Mon cul s'enfonce dans la chaise, mon bras se luxe vers l'arrière, ma tête se cale en équerre. Ma passivité n'a d'égale que sa volonté de me faire avancer.

- Ok, on commence bien. On va reprendre un par un parce que moi j'ai ton dossier à remplir et je ne veux pas le rendre vide.

Il se redresse, me dominant, bien maladroitement. Cela ne peut pas marcher, pas avec moi. L'autorité ? Que croit-il encore ?

- Pourquoi pas je suis bon à rien.
- Ça ne s'arrange pas de ce côté-là. Ça dit quoi la classe ? Ça t'intéresse ? Tu arrives à suivre ? Tu prends des notes ?
- Non, ça me fait chier, je plane, mes cahiers sont vides et j'ai envie que ça s'arrête. C'est un supplice.

L'entretien est un calvaire, enterré comme celui des marins. Il n'y aurait strictement plus rien à dire. Seulement, l'évaluation doit se poursuivre. Il faut remplir des cases, savoir où on va, de quoi va être fait ce putain de prochain trimestre.

- T'es bien au courant qu'il y a un examen à la fin de l'année qui est qualifiant. Faut courir après un diplôme qui est la clé et qui ouvre la porte de l'emploi.
- La porte de l'emploi je la défonce. Fuck le système.
- Oui et elle se refermera aussi rapidement te laissant dehors. Pas qualifié, inqualifiable comportement, personne ne te prendra.

L'entrevue tourne à la punch line, il me sert des phrases toutes faites, sans aucun sens. Il cherche à nouveau à me faire réagir. Je lui souhaite l'impasse. Vouloir à ma place. Il n'a qu'à dire qu'il m'aime et qu'il rêve pour moi d'un futur embelli. Va chier connard, je chuchote. Je me détourne de son bureau sinon l'agitation me prendrait, ne le supportant pas. Dès lors, le port s'ouvre. Au loin, des pêcheurs remontent les bacs remplis de poissons. La respiration se calme, elle était coupée.

- Et il a fait comment mon père sans diplôme, il allait en mer.

Gros blanc. Nous nous regardons dans le blanc des yeux. Le premier qui craque a perdu. Le duel scolaire tourne à mon avantage en ayant la main sur les réponses. J'abuse de son empathie clairement. Il se désabuse sans fléchir. Lui-même s'affaisse, nos regards reviennent au même niveau. Il ne manque plus qu'un café.

- Oui mais les temps changent, c'était une autre époque.
- Fait chier cette époque, je veux du concret. Je veux me lever pour gagner du blé, de l'oseille, m'occuper, je suis prêt à me défoncer.

Je regrette ce mot très lourdement. J'en ai envie. Il a compris. Peut-être je ne sais pas. Décontenancé, je me relève sur ma chaise. Reprendre le dessus. Tenir les apparences. L'impression d'avoir perdu sec le deuxième set d'une partie de tennis.

- Te défoncer, j'espère qu'on parle au second degré Jimi...

Il mime un essoufflement en soupirant théâtralement. Penché sur le dossier, il gribouille quelque chose, cela pourrait être des croix ou des cœurs. Il me fait marrer ce gars, tous les détours qu'il prend. Cela me touche.

- Et toi, tu n'as pas un moyen de m'éviter ce supplice d'écouter ces blaibeaux de profs qui n'ont jamais bossé.

Sans relever ces injures, le prof s'engouffre dans la brèche. J'ai le sentiment d'avoir failli, craquer.

- Oui, mais faut faire gaffe, tu réduis tes chances en sortant de l'école.
- Et alors, tu crois que c'est mieux de venir la tête à l'envers et tout foutre par terre.

Ma main tape sur la table sans que j'en ai eu l'intention. Le geste accompagnait cet élan de désespoir, ces paroles d'abandon.

- Tu viens défoncé à l'école ?
- Bah oui, ça aide à tenir en classe.
- Les profs le savent ?
- Je crois qu'ils pensent que je suis cramé donc ils me laissent au fond, ça ne rime à rien. J'y vais parce que ma saloperie de mère me fout dehors, je fais semblant mais je n'essaie pas que ça marche.

Complètement hors-sol, notre huis-clos tourne au confessionnal. La rage est proche d'éclater, d'implorer. Aveu d'impuissance. Je sens le vide autour de moi. Je m'accroche à son regard. Il est ému, semble-t-il, tout en le cachant. Il ne réprime pas ses sentiments, il les laisse en lui et ne s'accorde pas à me les partager. A la fois dur et tendre, mon prof tient sa posture droite. Il jongle avec son crayon, tournoyant son Bic autour de son pouce. Un tic tel un moulin ou un rouleau à prière, un moyen de faire tourner la pensée, qu'elle ne stoppe pas, qu'elle suive son flot malgré le contre-courant.

- Non mais c'est grave ce que tu dis.
- Le mec atterrit, il croit peut-être que je faisais Science Po Boulogne-sur-Mer.
- Oh arrête Jimi, ça suffit ton cynisme, faut que tu me dises la vérité, tes difficultés.

Ce n'est jamais allé aussi loin entre nous. Le mec se prend pour mon père mais cela ne me contrarie pas. Ça m'amuse même, qu'il se mette à cette place-là. Jamais je n'aurais pensé qu'il soit capable de tels affects à mon égard. Je suis fier de lui, il est sorti de ses gonds, des rails. Il se laisse aller. Bon dieu, il a l'air d'être pris de court. Son front perle de sueur. Et de mon côté, cela me regonfle. Bizarre. Ce n'est pas seulement le fait d'avoir pris l'ascendant sur lui. Je continue d'employer mes mots, mon jargon. Entre les lignes, ma colère. Entre les mots, mon désespoir.

- Écoutez ce que je vous dis depuis tout à l'heure, je veux du concret, du palpable, bordel suis-je seul dans ce cas ? Et puis vous êtes payé pour quoi, pour faire le commentaire de ma vie ? Si vous avez un filon, on y va. Je commence demain matin, cinq heures du matin s'il le faut. Je n'ai pas le choix. Il n'y a pas de fric à la maison et je vais en partir d'ici peu.

Un vrai Jimi à réaction. Lancé comme une balle. Attaque-défense. Ou plutôt attaque-attaque. C'est jouissif de le voir se décomposer à chacune de mes allégations.

- Ah bon, tu me dis quoi encore là ?
- Je ne supporte pas ma mère et ma mère ne me supporte pas depuis que je suis né. Sans mon père, je ne vois pas l'intérêt, il n'y a que lui qui aurait pu quelque chose pour moi, il m'aurait fait rentrer sur un bateau de pêche, avec sa réputation, il aurait juste fallu que je sois à la hauteur. On m'aurait appris sur le tas. Bordel, c'est ça qui m'a foutu en l'air.

Tout en parlant, je comprends la logique du péril de mon existence. Cela ne m'a jamais paru aussi clair. Trois quatre phrases et le tout est résumé. Ça éclaire une pièce plongée dans le noir, un lieu dont nous connaissons l'architecture mais qui nous échappe, qui ne se laisse pas voir. La mise en lumière laisse apparaître une logique. Etant connue, elle est tout simplement imperceptible. Je sais qu'il y a un mur, une porte. Seulement, je ne le vois pas et risque de me la prendre en pleine gueule. Ce n'est pas une tromperie mais plutôt un état de confusion. La vérité échappe au défaut de lumière. La vérité ne peut s'appréhender si je ne la vois pas. Y vois-je clair ? Dois-je continuer de m'éteindre ? Ces questions viennent en pagaille m'assaillir. Je rebranche sur l'entretien. Le prof est vraiment dans les cordes. Il doit penser au bon café-clope d'après. Il est largué. Aucune amarre.

- Tu veux parler de ton père ?
- Eh, Madame la psychologue je ne vous y ai pas invité, merci de rester dans votre mission. Ça serait trop facile.

Là je me sens con. En effet, il a vu juste, j'aurais envie de parler de lui, de son absence, de son manque, de sa mort. Mes yeux s'embrument, je baisse la tête. J'aurais dû en parler, cela m'aurait fait du bien. Marre de se recroqueviller. Après tout, ce prof est sympa, on est entre nous. Il faut que j'arrête de me replier sur moi. Ce n'est plus possible. M'agripper ainsi plutôt que de lâcher-prise. Changer de tactique absolument. Mais avec qui ?

- On pourrait aller voir ensemble les patrons de pêche.
- Ok quand ?
- Je ne sais pas.
- Mais putain, on se bouge, j'en peux plus moi, tu veux me voir claquer avec une seringue dans le bras !
- Qu'est-ce que tu dis là ?

Qu'est-ce que je dis en effet. Je me calme sinon le mec va appeler les flics et ma mère. Je ne sais pas ce qui m'arrive aujourd'hui et ça se tend entre nous. Vite finir l'entretien avant que ça ne tourne mal. Les vitres du bureau se drapent de milliers de goutte d'eau, un grain passe, je m'en détourne. A la volée, je réplique :

- Façon de parler, je crève d'ennui, faut que je fasse quelque chose. Les jeunes ont besoin de rêver non ?
- Oui, ce n'est pas si facile que ça.

Je n'en peux plus, ça craque. Cela devait finir par arriver.

- Dégage je vais te frapper. Si se voir ne sert à rien autant se quitter, j'ai mieux à faire.

Nous nous levons jouant le drame à fond. Après quelques invectives stupidement stériles, des doigts levés, un dossier qui vole, je m'en vais. L'autre me raccompagne en restant sur le seuil de la porte de son bureau.

- Jimi, j'entends tes requêtes, laisse-moi deux jours et on voit si on peut voir des patrons.
- C'est ça à dans deux jours, en attendant je vais regarder des séries sur netflix et jouer à la play.
- Si tu veux, je peux t'excuser au lycée.

J'ai du mal à réprimer mes larmes, je suis totalement pris par des vents contraires. Je viens de me fâcher avec un gars que j'aurais bien pris dans mes bras, très fort. L'aquarium donne le sentiment d'une mise à nu. A visage découvert, j'enfile ma capuche et penche ma tête. Je ne réponds pas à l'appel de mon nom quand je traverse le hall d'entrée. Il faut que j'arrête et il faut que je me pique.

Sans le faire exprès je passe sous le bâtiment vers les quais, je me retourne instinctivement et aperçois le prof fumant une cigarette à sa

fenêtre de bureau. Nos regards se croisent, nous échangeons quelque chose d'imperceptible.

Je fonce alors vers la came, je ne peux faire autrement. J'espère juste qu'il va me trouver un bateau.

28. Sur le seuil

Je suis posté sur les marches d'une maison m'offrant la possibilité de me cacher ou de faire divergence lorsqu'un passant s'attarde sur moi. La rue de la Flûte déroule en descendant depuis les abords des remparts et serpente entre les maisons mitoyennes telle l'eau dans le lit d'une rivière. Ça fait une heure que je poireaute, je n'arrive pas à me décider, je cogite.

Si je rentre dedans et qu'on me voit, je suis mort, démasqué et responsable. Direct prison le drogué. Je ne pense pas qu'il soit autorisé de se droguer dans notre pays. Je crois bien que la prison sert à redresser ces gens-là, possédés par le mal de se droguer, d'en être dépendants, de participer à développer un réseau mafieux, une économie parallèle. Avec les caméras urbaines d'aujourd'hui, cela devient d'une facilité déconcertante de les débusquer.

Je suis mauvais. On finira par me pourchasser.

Qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans ? Je n'en sais rien. C'est un moyen de te choper peut-être ?

Je suis en rade de seringue et je sais qu'il y en a des gratos à l'intérieur.

Ils demandent quoi en contrepartie ? Ils ne les distribuent pas pour rien. Alors ?

J'incarne le mal.

Dieu que le manque est déplaisant. Rien à voir avec une salle d'attente où l'on serait posé sur un siège avec un café et un magazine à la con. Les secondes défilent à l'allure de minutes, les minutes en heures et ma patience court depuis une journée dans cette rue de l'arrière-ville. Le malaise est grand, vaste, total. Il enfle. Je me dissous sur ces pavés froids et humides. Je tremble, de peur de ne pas parvenir à survivre à cette espérance. Le produit me délivrera de ce mal intérieur mais je ne

trouve toujours pas le moyen de rentrer. Que se passe-t-il ? Je suis figé pour la nuit des temps. Vais-je rester dormir dans la rue ou attendre que quelqu'un sorte de cette boîte et l'alpaguer pour obtenir le précieux sésame ? Une simple seringue.

Ils te donnent des seringues pour que tu arrêtes. Ça serait dingue mais bon, on est en France. Il y en a là-dedans, je les ai vus à des concerts distribuer des papiers, des tests ou je ne sais pas quoi, je ne leur ai jamais rien pris. Je ne sais pas ce qu'ils foutent. Et je m'en tape. Je veux ma seringue.

Ça me paraît louche, je suis complètement parano de toute façon. Personne ne doit savoir, je serai terminé. Seulement là j'ai besoin d'une seringue, j'ai perdu la mienne comme un gros blaireau. A la planquer dans du papier ou des mouchoirs, j'ai fini par la jeter à la poubelle sans m'en rendre compte alors que putain j'en ai besoin.

Trop con Jimi, tu es trop con.

Je ne vais quand même pas aller aux urgences pour taper une seringue qui traîne, d'ailleurs elles ne traînent pas gros crevard de merde d'abruti fini. J'en ai marre, marre, marre. Enfoiré de fils de pute de merde va chier connard. Je m'éclaterai bien le crâne contre le mur.

Le temps est long.

Il fallait bien que ça arrive un jour.

L'envie monte douloureusement, pressante. En réalité, je ne sais pas si on peut appeler ça une envie. J'en ai besoin, point barre. M'injecter m'aiderait plutôt à repousser ce besoin totalement prenant. Je ne peux penser qu'à cela, tout mon esprit est tourné vers cette injection. Bientôt, je ne considérerai plus le risque à me dévoiler. Je suis aujourd'hui obligé de sortir de ma tanière. C'est clair.

Je piétine sur place et fume ma cinquième clope en une heure.

Pris en tenaille, je me résigne à me présenter dans ce bordel le corps attiré à l'inverse. Dans le viseur, je ne vois qu'une chose. Je me fais violence.

Il y a une sonnette, un interphone, une caméra. Je me mets de côté. Un court instant face à cet interphone, une simple grille recouvrant un haut-parleur, mon sang descend dans mes chaussettes, mon corps flotte. Non il perd de sa substance. Là, devant moi, un interlocuteur neutre, sans jugement. Là, derrière cette porte une personne s'apprête à m'accueillir. Quelques instants, je n'arrive pas à m'en défendre. J'y vois subrepticement la lumière du bout d'un tunnel, fine comme une mine de crayon. Le manque et sa sensation m'ont abandonné quelques secondes. Mon être scindé en deux est sorti de ses illusions. Cela a été bref mais cette brièveté m'a marqué profondément. Ce sera je pense un instant que je n'oublierai jamais de ma vie. Comme l'est la lueur d'un matin, la première sensation du baiser sur les lèvres, l'ambiance au pied du sapin.

Cette nécessité me reprend en plein corps.

Que va penser ma mère si elle apprend ça ? Elle m'a tout permis dit-elle souvent comme pour consoler l'absence et la disparition de mon père. Et là, je suis à la porte du centre prêt à dégainer la seringue et à me tirer une balle d'héroïne. Histoire d'oublier, de me soulager. Tout sauf la drogue, me dit-elle. Elle me le rappelle vraiment souvent, appréciant que je ne sois jamais l'enfant parfait et arrondissant les angles, acceptant ce que je suis. Dans une certaine proportion, rappelle-t-elle inlassablement. Et dans le lot de ce qu'elle a choisi, c'est plutôt en négatif « surtout tout ce que je ne veux pas c'est que tu introduises de la came à la maison, dans notre maison ». Je pensais qu'elle m'avait démasqué, que j'avais laissé traîner un caillou ou une boulette mais non elle me convoquait à l'acmé de nos engueulades sur ce qui est mon quotidien masqué. Etrange coïncidence.

J'enfonce le doigt sur le bouton de l'interphone. Mon doigt pénètre le mur, ma main traverse la cloison. J'hallucine. Je suis de plus en plus inconsistant. Aussi fragile qu'une goutte d'eau.

- Bonjour c'est qui ? dit une voix douce, féminine.

- Jimi.

Une sueur froide accompagne mon prénom. M'entendre le dire me glace le sang.

Je n'aurais jamais dû me présenter dans cet endroit.

Je vais le regretter toute ma vie.

Juste une seringue, et je me casse.

- ok je vous ouvre.

Une femme apparaît. Elle est accueillante, me souhaite la bienvenue.

29. Rubik's cube

Dans ma chambre, la moquette est verte. Elle n'imité rien, synthétique elle est artificielle. La fibre est usée, son épaisseur a diminué. Ça sent le vieux, il y a des tâches datant de Mathusalem. Hideuse, je suis attaché à chacune de ces taches parties intégrantes de mon antre.

Je fume à la fenêtre malgré l'interdit maternel. Il n'y a que ma bouche qui cherche l'extérieur. Les cendres sont tapées sur le toit, puis le mégot déposé dans une boîte hermétique, un coup d'airwick propulsé à chaque reprise et, ni vu ni connu, je t'embrouille chère mère.

Au bureau, mon PC, ma cathédrale. Dedans, toute ma vie. Mes photos, mes textes, mes poèmes, ma musique, absolument tout. Personne ne sait. Tout le monde pense que je suis un abruti des bas-quartiers dont la vie est fichue depuis qu'il a perdu son père. Je passe sur le PC tout le temps passé dans la chambre, mon coin à moi, excepté les heures de sommeil et encore j'aime bien l'avoir sur mes genoux dans le lit quand je suis sous la couette.

Parfois, aucun mot ne me vient pendant une heure. J'écoute de la musique et tourne autour du pot. Il n'y a aucune contrainte, aucun timing. L'écran m'illumine, souvent ça me suffit. Un mot par ci, un mot par-là qui creuse en moi une galerie avec un petit piolet miniature. Si j'éteins le PC, ce qui n'arrive plus, je déprime cash préférant le laisser en veille avec les lasers verts du fond d'écran. Toujours là, allumant ma nature, me branchant à ma vie.

Les cours sont sur le net. Je repense à mon référent pédagogique qui me donne envie d'insister un peu plus. Il a raison, faut se réveiller. Seulement, l'intérêt pour les matières est nul, presque nul en fait.

Enfin si, j'aimerais bien que cela m'intéresse, me pencher dessus un peu plus, être au fait, dans le coup à minima. Comme les autres, pas être le tîret à part, être normal, faire partie du groupe, me fondre dans la masse emportée par la vague scolaire qui t'ouvre des portes et assure ton avenir l'air de rien.

Mais je n'y arrive pas, définitivement pas. L'air de rien n'y est pas.

La lecture gicle sur moi, ne produit aucun effet, ne s'imprime pas, ne s'encode pas. Je ne vois pas comment y être. L'esprit prend la tangente, quitte l'attraction terrestre et je préfère ouvrir mes fichiers personnels, m'envelopper de musique, rêvasser. Le pire est que ça m'éclate. Je m'éclate littéralement la bulle. Je produis de la bulle inlassablement, compulsivement. Un vrai geyser de bubbles, un lâcher de ballons venu de nulle part. Un amusement enfantin répété à l'infini.

En rythme, les sonorités électroniques s'accumulent et complexifient la mélodie. Le ton est grave et transcendant. Il transporte vers l'au-delà sans mots, vous balade nulle part et ailleurs.

Soudain, Klubix me revient. Je fouille dans les tiroirs à la recherche du carton. C'est d'emblée pressant, faut que je le trouve tout de suite maintenant. C'était quoi ce truc. Qu'est-ce qui me prend ?

La carte de visite est entre deux feuilles, glissée négligemment, presque perdue dans le tiroir.

Klubix, on dirait le nom d'une barre chocolatée ou d'une boîte de nuit ? Je rigole seul. Qu'est-ce qui me prend ?

Ça se la joue « fashion victim » ce bout de carton. Il fallait que ça attire, que ça colle aux yeux comme le papier d'un bonbon abandonné derrière le pare-brise un quinze août, inséparable de la friandise...Je soupire.

Klubix, une carte qu'on te donne à l'entrée d'un festoche, l'air de rien, l'air de te brancher sans savoir quoi. Et puis après ça se glisse dans la poche et on oublie et on le retrouve par inadvertance et on s'interroge connement tout seul dans son coin. Et...j'inspire fortement le nez rivé sur le papier coincé dans ma pince.

Et c'est quoi ? C'est pour moi ? C'est pour quoi faire ? Ça ne le dit même pas. Les mecs te donnent un morceau de papier et démerde-toi. Exaspération.

En fait, au dos, il y a écrit en lettres blanches sur fond noir :

Si tu veux en parler, viens nous rejoindre ce ne sont pas tes pairs qui vont te juger.

La typographie est cursive, lié. Rien ne l'évoque mais on sait par intuition qu'il s'agit de drogues. La décoration est psychédélique comme lorsqu'on hallucine sous LSD avec des champignons tout rond, le tout saturé de couleur. Le carton pourrait servir de paille, de toncar, de règle pour une ligne, d'enveloppe pour un bout...le genre de carton que j'aime bien trouver par hasard dans ma poche. Dissimuler un caillou, ne pas le mettre à la vue, ne pas se piéger en sortant ses clés, ne pas le perdre. Le carton ... la matière est aussi l'outil de misère qui isole le SDF du trottoir, du froid et des regards malveillants. J'en connais un à Boulogne, c'est Claude. Le gars ne va pas bien. Je ne sais pas pourquoi je pense à lui. Isolation, isolement. Mes doigts parcourent mon visage, agrippent mon menton, ma pince malaxe mes paupières. Je crains de ne pas comprendre.

Si tu veux en parler ... c'est libre de tout propos, dégagé d'une injonction policière. L'invitation est anecdotique, d'ailleurs, il faut le deviner d'autant qu'on ne sait pas où cela se trouve. Quelle fantaisie ce truc !

Klubix en diagonale, quel délire ! Bref ça interroge. Ils réussissent.

Je m'en refume une puis une autre, allumée avec la première. Ce carton m'agite et j'essaie en vain de percer le mystère.

Invitation sans intention.

Interpeler sans rien dire.

Donner sans qu'il y ait à recevoir.

Ce bout de papier casse tous les codes, hors des sentiers battus. Je vais me renseigner auprès des autres, je crois bien que j'ai été hameçonné mais ce n'est pas bien méchant, ludique même. Une chasse au trésor. C'est toujours mieux que de chasser le caillou. D'ailleurs, je vais devoir y aller, un plan foireux m'attend. Par contre ce soir, c'est simple dose et au lit. Je vais décaler le plus possible la dernière injection de la journée et dodo après avoir cogné des clous. Si je pouvais me limiter à deux seringues par jour, ça le ferait pour mes finances et m'éviterait d'aller courir les coins glauques du Portel. Ça fait trois jours que je fais ça et je m'en sors pas mal, par contre il faut de la bonne came. On ne demande pas le festival mais certains te vendent des carrés de sucre. Faut que je m'interdise d'aller plus loin et ainsi maîtriser ma conso. Pour cela que le Klubix m'intéresse, j'ai peut-être à apprendre des autres et puis nous sommes tous du même tissu non ? Putain ici en France, on met les gens dans des cases. Ah ça pour regarder la French Connection ou Gomora à la télé il y a du monde de fascinés. Vraiment, ça ne parle pas de ce que je vis, je ne suis ni un brigand ni un être tombé simplement dans la dépendance.

Alors info ou intox ? Dissuasion ou persuasion ? Une réalité se parle, je suis intimement convaincu que les mots soignent quand la souffrance rend aveugle. Il reste à échanger ensuite, cela me paraît être ce qu'ils proposent. Voilà c'est tout j'ai fait le tour.

Devant moi l'écran du PC en mode veille avec les lasers. Hypnotisé deux secondes, je tape avec mon index sur le touchpad et voit s'ouvrir un fichier Word. En vrac, ce sont mes pensées sous forme d'un journal intime mais un peu plus moderne qu'un livre rose pour jeune fille avec un cadenas. Non là, je m'applique autour de quelques mots, j'en découvre d'autres. J'ai envie de marquer Klubix, j'essaie dans différentes polices, à différentes tailles. Je pianote. Le flow de deezer envoie du rap.

Klubix

Le K du khat, du kit-Kat qui craque, du Kaléidoscope
Le K de Dunkerque, Dk, perd pas le nord
Alors un décaf' mon pote !

Klubix

Le Klub de golf avec sa petite balle
Le klub de club, de club de sport,
Pas pour toi Jimi, trop maigrichon et tachon.

Klubix

La Klé du club est-elle la clef d'un ailleurs ?
La clef des songes ?
Le binz du club c'est qu'on ne sait pas où il est
Et que je n'ai pas de Kway.

Klubix

Deux doigts coupe-faim, twix

De la came coupée fine, fixe
Les platines prêtes pour un mix
Tu es Rubik's cube klubix.

Klubix

Le X d'interdit

Le X d'intime

Le X c'est la fin, YZ pour finir

XY pour les mecs

Z pour finir au Klubix.

J'enregistre au-dessus, la flèche sur une disquette et un clic gauche. J'appuie sur le bouton démarrage pour le mettre en veille. Personne ne peut deviner mon code d'accès. Les lasers reprennent me signalant la mise en sécurité.

J'enfile mon anorak et me projette hors de ma chambre. Le palier consiste en un étroit passage longeant l'escalier et distribuant les toilettes, la douche et deux chambres mitoyennes face aux marches. Je ferme à clef ma chambre depuis un an tout simplement parce que je n'aurais strictement aucune tolérance à ce que quelqu'un y pénètre. Je préfère faire le ménage, changer mes draps moi-même. Je descends également le linge. Les escaliers sont trop raides pour pouvoir observer le salon et la porte vitrée est, de toute façon, fermée. Seules mes chaussures doivent rester dans le placard à l'entrée, unique point sur lequel l'autorité maternelle n'a pas basculé et je ne lui donne pas tort.

Sans apparemment l'avoir détecté, ma mère ouvre la porte menant à la cuisine et tombe nez à nez avec moi, le cul par terre en train de lacer mes doc Martens. Je crois qu'elle avait oublié que j'existais sur terre. Elle pousse un cri de terreur, à avaler sa langue. Puis elle m'engueule de lui avoir fait si peur. Puis je lui dis que, comme tous

les jours, je suis dans ma chambre et que certainement il y a un souci à oublier la présence de son fils. Ma mère m'adresse des « mais non, ce n'est pas ça », des « enfin j'étais en train de penser à quelque chose », des « c'est toujours pareil avec toi, tu crois qu'on va t'oublier ». Alors qu'à l'habitude je rétorque et contre-attaque, les larmes me montent. Oublier, un mot crève-cœur. Je n'arrive pas à réprimer mes sanglots. Je voudrais être dehors, loin des yeux de ma mère. J'ai honte je ne sais pas de quoi. Je reste planté dans le hall prêt à tout casser, histoire qu'on ne m'oublie pas de sitôt. J'aurais envie de gifler ma mère pour ce qu'elle vient de me dire. Elle devrait m'appartenir car elle devrait m'aider tant que je ne suis pas adulte. Vive le conditionnel.

Paroles soi-disant réconfortantes. Elle l'a senti. Elle m'a fait mal. J'ai été pris dans le dos. Elle semble vouloir tenter quelque chose avec ses yeux de cocker. Elle se rapproche et va pour m'étreindre. Nécessaire et impossible. Abandon ou fusion. Impossible deal entre nous.

- Je dois y aller, lui dis-je.
- Pourquoi il est déjà tard, on peut manger ensemble pour une fois.
- Je n'ai pas faim à cette heure.
- Veux-tu que je t'attende ?
- Surtout pas...et merci.
- Tu sais tu peux me parler je vois bien que...
- Arrête je n'ai besoin de personne, tu ne peux rien y faire ou comprendre.
- Je sers à quoi alors ? Je suis ta mère quand même.
- J'ai bientôt la majorité tu sais, je ne vais plus t'embêter beaucoup.
- Tu ne m'embêtes pas seulement.
- Allez stop, j'y vais, excuse-moi si je t'ai fait peur.

La porte s'ouvre. Je vais aller m'enfermer dehors.

30. Façade

Au niveau de l'écluse, le port se divise en deux. D'un côté, les plaisanciers. De l'autre, les pêcheurs, leurs chalutiers, les étals et le yacht club. L'ancienne gare maritime est rôtie par le sel, les embruns, la mer. Le bleu lagune passe et se mélange avec l'orange de la rouille et le fer qui se découvre. Un monticule de ferraille d'où l'on partait gaiement en Angleterre comme on se faisait du café à la gazinière. Un immense garage majorette avec des voies vous menant dans le cul du ferry vers Douvres. Maintenant c'est fini et on voit ce spectacle d'un lieu laissé à l'abandon, en friche. Rien ne tombera, jamais. Il faudra le démonter, l'arracher au sol pour qu'il soit retiré. Un tout inutile en plein centre-ville, un vestige, un cimetière d'acier. A l'intérieur, rien. Un désert de couloirs, de voies sans issue. Totalement déprimant le tableau. Plus personne ne le regarde. Au mieux, est-ce l'occasion de belles photographies. Des preuves du temps qui passe, qui dégrade et détériore. La marque d'une époque comme un doigt pointé sur une frise chronologique. Avant, il y avait ça. Dérisoire.

La surface de l'eau du port est lisse, à peine ridée. L'endroit est protégé des tumultes de la mer. Port d'attache et mise à l'abri je pense. Le bâtiment rouillasse se reflète sur l'eau en décrivant des zigzags ondulés par les faibles flots du bassin. Je m'en grille une les coudes sur la rambarde, face au port et à la rade. Le tout m'inspire ces pensées de plus en plus récurrentes ou obsédantes en ce moment. Les volutes de fumée lèchent sans fin mes doigts.

- Vous savez je suis stable. J'ai trouvé mon équilibre en ce sens qu'il n'est pas question de péter un plomb, de s'effondrer. Ce qui sert mon équation s'impose à moi toujours un peu plus.

J'imagine que je parle à un gars qui évaluerait ma toxicomanie. Pourquoi? Je n'en sais rien. Je sature peut-être de dialoguer

intérieurement. A un moment, partager sa vie est le principe. On ne peut s'en dégager éternellement. Je viens à bout de ma logique.

Un voilier glisse hors du ponton où il était amarré, fend l'eau et trace un V qui se dessine derrière lui.

- Je suis stable et peut-être même heureux. Heureux dans une moindre mesure sans niveler par le bas. Je ne vais pas être fauché par surprise, je sais où je vais, je reconnais mes failles. Enfin, je sais plutôt ce qu'elles soulèvent chez moi, et c'est déjà ça. C'est déjà ça.

Heureux est un peu fort. Serein, ça serait quand j'aurai un boulot. J'ai mis un coup de bombe de peinture sur toutes mes douleurs, j'ai tellement maquillé que le résultat me plaît maintenant. Mais ce n'est pas satisfaisant. Est-ce encore moi, le Jimi que j'aurais été si toutes ces merdes ne m'étaient pas tombées dessus ? On ne sait jamais ce qu'on va devenir non plus.

Les pêcheurs débarquent leur bac sur le quai. Un gus à l'aide d'un treuil remonte les bacs par trois-quatre depuis l'arrière du bateau. Le fruit de leur travail délicatement posé sur le sol. De la came fraîche.

- Certes j'ai sophistiqué ma stabilité à l'aide de fix mais ça serait me réduire à mon maximum de ne voir en moi que cela. Ma nature n'est pas animale, j'assouvis des besoins instinctuels vitaux. Vous me proposez quoi pour soulager mes souffrances ? Des médicaments. Laissez-moi rire, nous nous rejoignons tout à fait. Je serai peut-être débarrassé de mon héroïne alors que vous vous coucherez encore avec l'aide de votre chimie.

Artificielle mon attitude ? N'importe quoi. Ce n'est pas récréatif mais une compensation, une béquille. Quel enfant de salaud retirerait la canne à une personne qui ne tiendrait pas sans elle ? Qui serais-je sans elle ? Un patient de psy ? Un sans-abri ? Un punk à chien ? Un légume à la maison ? Je fais chier qui alors que j'écris, que j'essaie de trouver ma voie et pas celle qu'on m'inculquerait ? Ah c'est vrai, la drogue c'est interdit.

La surface de l'eau se ride un peu sous l'effet d'une brise naissante. Un fin relief quadrillé se dessine. C'est drôle toutes ces aspérités qui se soulèvent comme une seule. Je suis dans ma zone, mon cœur fait des bonds. Tout de suite s'éloigner de cet état. Je tire tellement sur ma clope qu'une grosse carotte se forme et manque de se décrocher de ma tige. Je continue mon dialogue, ça bout en moi.

- Suis-je un être sans pensée réduit à l'état de dépendance animale ? J'espère que depuis le début du récit je vous ai déplacé de ce point de vue, à moins qu'il faille continuer de travailler vos résistances, pourquoi pas ? Vous faites quoi pour cela ? Vous rendez-vous dépendant de moi ? Je pense faire ma part.

Je suis dépendant de ce que les autres pensent de moi. Le réfèrent pédagogique, ma mère, un patron...personne ne voudra d'un petit con de toxico, un moins-que-rien en somme. Vais-je devoir changer l'avis de tous sur moi ou me résigner moi sur ce que je suis pour rentrer dans les rangs, pour que s'ouvrent des portes ? Quel paradoxe et quelle idiotie ce monde !

L'écluse crache un sacré paquet d'eau sous mes pieds. La masse d'eau vient s'écrouler sur des pierres en contre-bas. On dirait plus une chasse d'eau qu'un torrent naturel.

- Notre nature est semblable. Elle est pour nous tous de se dégager de la bête et prodiguer un sens, quel qu'il soit, à nos existences. Je ne savais pas qu'il y avait une voie spéciale à prendre. Chacun son chemin je pensais. Sinon quoi ? C'est moi qui dérape et hop l'exclusion, la prison, le rejet scolaire. Ou bien c'est vous qui abusez d'autorité et je ne sais quoi encore, ça serait quoi alors notre projet de société : la réussite ou le baignage ?

J'emmerde qui ? Personne. Je ne relève d'aucun service public. Je ne coûte qu'à moi. Et je revendique ma stabilité car elle m'a coûté très cher personnellement. Et ma réussite est intime, je ne la dois à personne.

Je jette sans réfléchir mon mégot dans le puit de l'écluse et commence à me mettre en marche.

- Seulement, maintenant, je vais où ? Dois-je prendre des risques et le risque de replonger, que ça me stresse, que je sois en échec ? Dois-je avancer masqué ? J'attends qu'on me propose et que je ne dispose plus, mais je ne peux garantir que de donner mon maximum. J'attends le piston qui me propulse. Rien ne doit décaper ma façade pour autant, surtout pas.

Le deal n'est pas si compliqué. On me donne ma chance, on me laisse tranquille. Paisible. Au calme. Sans ressac ni houle dévastatrice en contrepartie.

31. Nature en cage

Nous nous faisons face. Je viens de rentrer d'une longue balade sur le bord de mer ayant encore échoué à m'intéresser à mon avenir scolaire. Je ne suis même pas rentré en classe, planté en plein milieu du hall d'entrée du lycée maritime, porté vers l'extérieur au moindre courant d'air. Je suis vulgairement sorti à la manière de l'eau qui fuit d'un tuyau.

Rien ne me parlait, je n'étais pas plus qu'un martien en visite sur la croûte terrestre. Ne pouvant décemment pas rentrer une heure après être parti de la maison, j'ai fait un tour et ici plutôt que de se balader dans des rues assez monotones, vous vous dirigez logiquement vers le front de mer. Temps couvert et pluvieux à Alprecht. La mer est houleuse, moutonnée de toute part, levée par un vent glacial du nord. A l'heure de la fin des cours, je retrouve ma place à la baraque, ainsi pour me réchauffer. Je passe dans la cuisine gratter du pain ou des biscuits. Ma mère est assise en train de prendre un thé. Etrange posture. Elle m'attendait, ce qui se vérifie à l'instant où je me le dis.

- Allez viens on parle, dégaine-t-elle.

Cela n'est vraiment pas la meilleure manière de débiter une discussion. D'emblée vous êtes priés de rentrer en dialogue. Ce n'est pas réellement ainsi que je vois les choses. Aveu d'impuissance ou mise en échec immédiate. Je me sens mal d'un coup. Des nausées, du dégoût ou je ne sais quoi. Immobile, je la regarde. Elle me fait pitié. Suis-je semblable à elle ? Dans ce cas, pourquoi me paraît-elle si étrange, si loin ?

- Mais maman tu ne vois pas que ça m'emmerde, que je n'ai rien à te dire.

- Oui, j'ai des yeux encore. Je vois bien que depuis un an, tu m'évites, on s'évite même. Tu es tellement peu aimable avec moi ...souple-t-elle.

- Je fais chier personne, je suis dans ma chambre.
- Exact et c'est bien là le problème, tes absences. Que tu le sois ici, peu importe. Seulement, j'ai eu ton référent, il s'inquiète de celles-ci et les résultats ne suivent pas du tout. Il voudrait te proposer autre chose, plus concret, moins en classe.
- Qu'est-ce qu'il a à m'emmerder celui-là ? Il ne peut pas s'occuper de sa classe. Si au moins il avait de l'autorité...Et puis qu'est-ce qu'il connaît de mes besoins ?
- Il est quand même ton référent, il connaît le milieu, il a certainement connu des jeunes dans les mêmes difficultés que toi.
- Ah bon, on va lui donner la légion d'honneur au bon samaritain.
- Et puis il y a quelque chose de délicat que je voudrais aborder avec toi.
- ...
- Je ne veux pas te juger mais ton état parfois, tes sorties tardives. Je me demande ce qui les motive. Tu rentres parfois sans même considérer ma présence et tu es un peu zombie.
- Je suis fatigué c'est tout.
- Non, il y a autre chose, à mon sens plus grave. J'aimerais que nous puissions en parler.
- Ah bon, et c'est quoi ? Tu me surveilles, tu m'inspectes ?
- Je suis ta mère, j'ai un droit de regard et je dois veiller sur toi.
- Laisse-moi rire, je ne vois pas de quoi tu parles.
- Je t'ai vu aller derrière les barres du quartier, je sais ce que les gens font là-bas.
- Putain mais t'es grave, tu arrêtes là tout de suite, je vais plier bagage et aller dans un foyer.
- Tu vois on ne peut pas parler, je veux t'aider.
- Donnes-moi cent balles alors.
- Pourquoi faire ? Pour t'acheter de la drogue ?

Le mot est lancé déclenchant chez moi une colère monstre. Je vocifère et insulte ma mère de tous les noms, je ne devrais pas, je

m'en veux quasi simultanément. Je la taperais, même moi le docile, le gentil, le mec effacé dans sa vie. Mes poings sont serrés et ils cognent le mur. Je sens un courant électrique passer jusque dans mon bras, mon épaule, ma nuque. Ma main a craqué, j'ai dû me la péter. Le mur est lui enfoncé. A mesure que ma mère crie, m'enjoint de m'arrêter, je jette des objets et commence à monter les escaliers. Rien d'autre à l'esprit que de rejeter ce mot drogue, drogué. Malpropre, malvenu, inadapté. Ça m'expulse de ma maison, me rend étranger. Où est ma place je crie à corps perdu ? Au fond de la mer je me réponds aussi fort. Ma mère est blessée, les pleurs se déclenchent, elle a un genou à terre. Je ne la domine pas simplement parce que positionné sur le palier. Faut que j'arrête sans pouvoir y arriver. Comment penser être rejeté par sa propre mère qui déjà ne fait plus rien pour moi ? Ce n'est pas de cela dont j'aurais voulu parler. Encore une occasion de ratée. La rage, la colère et la tristesse me submergent. Je brise une chaise sur le mur de ma chambre. L'envie de me barrer, de me tailler grand ouvert le bras.

Je percute mes membres, ma tête avec mes poings. On dirait un être ridicule qui se prend pour un gorille affirmant sa suprématie sur le groupe. Sauf que je me briserais bien les os, j'ai tellement envie de me faire du mal. J'ai si mal à l'intérieur. Mon Dieu je deviens fou, incontrôlable.

J'entends en bas ma mère passer un coup de fil. Qui elle appelle cette conne ? Je dévale les escaliers quatre par quatre et lui arrache le smartphone du visage. L'écran indique le 18. Je hurle à la mort.

- C'est bien cela, tu veux m'expulser, que je foute le camp d'ici, que je te laisse tranquille.
- Il faut que tu te calmes. Qu'est-ce qui t'arrives ? Je ne te reconnais plus.

- Tais-toi mais tais-toi, tu n'en sais rien, tu ne me connais pas, tu es complètement à côté de la plaque.
- Alors dis-moi ...

Je remonte vite et prépare un sac. Il faut que je sois dehors avant qu'ils n'arrivent. Elle a peut-être appelé les flics aussi. Pas envie d'être fiché, pas envie d'aller au poste. Pas envie d'aller aux urgences non plus. Envie juste d'une dose, d'être seul.

Je me projette dehors après avoir bousculé une nouvelle fois ma mère. Elle a tenté de me retenir vraisemblablement, en se protégeant également.

Mère, tu m'épies, tu me surveilles.

Non dis-tu, tu me veilles.

D'où me viennent ces craintes croissantes sur ton attitude ?

Est-ce depuis que je me drogue ?

Est-ce depuis que je ne me reconnais plus en toi ?

Et que lui, l'autre, mon père n'est plus là ?

Toi sans lui, ça ne colle plus entre moi et toi.

Seulement ça ne se limite pas à cela.

A défaut de se reconnaître,

Je n'en suis pas neutre,

Et l'inverse se produit.

Toi que je dois aimer

Je me mets à te détester et à me détester encore davantage.

La mort frappe à notre porte car nous devrions.

Dois-je partir si nous ne retrouvons pas nos mots ?

Tu me veilles, ça ne me suffit pas.

La question n'est plus là.

32. La chute des mots

*Papa, maman,

Ne sont, pour moi, que des mots, des noms

Des substantifs auxquels pourtant je m'accroche

Même s'ils m'entraînent avec eux dans leur chute.

La chute des mots laisse place au silence,

Un silence pernicieux qui rend muet,

Un silence funeste que le son éphémère de l'aiguille vient ponctuer.

Une dégringolade sourde

Alors que, dans ma cage thoracique, la colère gronde.

Ma colère, un animal en cage,

Meurtri et boiteux.

Ma colère, un homme à la mer

Qui se noie dans une eau brune.

Jetez-moi une bouée

Jetez-moi un mot

Orphelin de père,

Suis-je aussi orphelin de mots ?

RM

33. Overdose

Le supermarché Cora est fermé. Parking désert. Caddies en place. Les tomates sont à 1,50 le kilo. Le 4^{ème} steak haché est gratuit. Tout va bien dans le meilleur des mondes. Combien de véhicules peuvent être garés ? Les bâtons blancs s'alignent inutiles. Un, deux, trois pas et le pied ne touche surtout pas la ligne blanche. Encore un, deux, trois pas et le pied enjambe le trait. Consommer, consommer et encore consommer à en devenir con de consommer et de ne savoir faire que consommer. Je suis aussi bête que celui ou celle qui guette la bonne affaire dans les rayons et qui au final consomme toujours un peu plus qu'à l'entrée. Un, deux, trois. Surtout ne pas la toucher jusqu'au bout. Que dire de la caissière qui se présentera inlassablement pour faire son devoir de scanner les produits. Il ne reste que ce sens donné à passer les produits un à un, le reste disparaît. Un bonjour par ci par là. Faut pas se voiler la face, le cul-de-sac n'est pas loin. L'impasse ou la glisse vers le vice. Est-ce mon destin ? Un deux trois rester dans le cadre. Je passe derrière le bâtiment en tôle. Il y a une chaufferie. De quoi réchauffer ton petit cœur Jimi. Voilà que je me parle. Je ne vois plus le regard de mon père, je n'arrive plus à ressentir, je ne sais plus à qui parler.

Il fallait bien qu'il arrive ce moment pourri. Démasqué, dévoilé et moi dehors. Ça, la rue elle est toujours prête pour t'accueillir, elle n'exige rien. Dans l'incompréhension générale d'une personne qui devrait être la première à me déchiffrer. Ma mère.

Je traîne derrière les blocs mais qui est là pour m'en empêcher ? Si je suis derrière avec des gens qui sont loin de répondre à la définition de copains, c'est bien pour me cacher. Et que je ne sois vu par personne. Oui parce que c'est hors-la-loi, la honte, dangereux, minable et misérable. Mais je ne veux pas que cela se sache, que le nom de ma mère soit sali, qu'elle s'inquiète pour moi parce qu'elle aussi a des

soucis, qu'elle n'ait pas à se cacher les yeux pour ne pas voir l'horreur des injections de son fils.

Je veux la protéger. Je ne la protège plus désormais c'est officiel.

Maintenant il faut qu'elle comprenne et accepte ce que je ne comprends pas et n'accepte pas non plus de mon côté. Nous voilà bien barrés. Elle n'aurait pas dû me juger. Je ne lui en veux pas, comment pourrai-je ? J'en veux à cette mer qui a englouti le père qui ne m'aurait pas laissé traîner. J'aurais pris trois baffes et ma trajectoire aurait été corrigée à coup de gifles et de tendresse.

Ce n'est plus le même deal depuis qu'il est décédé. J'en ai conscience. Je fais quoi ensuite. Il n'aurait pas dû disparaître. Je lui en veux comme jamais. Qu'a-t-il fait ? Glisser ? Il avait bu ou quoi ? Se prendre les pieds dans le filet, non mais on rêve ou quoi ? Il n'était pas pêcheur depuis la veille. Voilà des questions sans réponses. Voilà des putains de questions sans fin. Si au moins le cadeau de consolation avait été de connaître exactement les circonstances de cette mort mais non tous les petits copains pêcheurs se sont fermés leur gueule comme le veut la règle. Il faut respecter la mémoire du défunt, ne pas entacher le moment du pourquoi du comment. Je ne comprends pas car j'ai toujours voulu savoir, que ça soit une mort ridicule, accidentelle, criminelle ou volontaire. Les gens ne se rendent pas compte que ces quatre volets sont des boîtes de pandore et que ça puisse empêcher longtemps de dormir. Le fait de me laisser ignorant creuse encore plus non seulement l'absence et aussi ce qui limite cette absence, c'est-à-dire ce qui l'explique et la borne. Quelles que soient les circonstances. Mon Dieu, mais qu'est-ce que je serais content d'apprendre qu'il a trébuché sur le pont après l'anniversaire arrosé de Dédé et que, lorsque Robert a levé le filet, et bien il a été ligoté comme un rôti le daron qui s'est étouffé dans son vomi pendant que les autres triaient les harengs. Au moins ça raconte une histoire sur laquelle on peut s'accrocher telle une moule à son rocher. Au lieu de cela, rien, quedal, keutchi. Tu n'as qu'à imaginer ce qu'il te plaît m'a dit le patron du

bateau. Pense aux meilleurs moments m'a dit le curé. La liste est longue. Et la vérité ailleurs. Va pour les fleurs, le cercueil et la tombe et basta désormais reste à faire le deuil. Sacrée affaire.

Bande de connards, d'abrutis, de demeurés. C'est la rage qui me serrait le cœur. Je n'étais pas triste, j'en voulais à tout le monde. Point barre. A partir de là, je me suis renfermé.

Derrière le supermarché, plus glauque encore avec des mauvaises herbes de partout. L'endroit est clos, à l'abri des regards. Cora ferme à vingt et une heures, il laisse des spots de misère qui éclaire les entrées arrière. La came des rayons arrive là avec les camions le matin. L'arrière-boutique de ce trafic de produit commerciaux. Faut les voir sortir des palettes de raviolis, de bouteilles, de conserves. Nous sommes des cochons clairement. Une coupe transversale de l'arrière à l'avant. Les gros camions, les stocks, les rayons, les caisses, le caddie, charger la voiture et partir chez soi, décharger, remplir le frigo, sortir la nourriture, cuire, manger, chier. Fuck le system.

Il y a toujours les trois mêmes en ce moment. Très chelou dans le style débraillé et sale. Il y en a un qui a toujours du bon matos, celui avec son nez pété, sa casquette Vuitton. D'emblée il me regarde de travers. Oui je ne viens pas acheter des chupa chups et je n'ai pas flashé sur toi non plus tête de nœud. Je veux ta came c'est tout.

- Salut les gars, ça va ?

Direct en mode galère, genre faut me dépanner. Envie de me faire comprendre d'un coup sans explications. A quoi bon, le commerce est là, personne n'est dupe de la dope. Et je n'ai pas d'argent. Ça va coincer. L'autre le sait, je lui dois déjà deux doses. J'ai envie de l'exploser et il me tient dans sa poigne.

- Hey Jimi, qu'est-ce que tu fous là ? J'ai dit que je voulais te revoir qu'avec mon blé Jimi. On est d'accord tu déconnes alors j'espère que tu as les poches pleines de fric pour moi.

- Oui, oui bien sûr

Je m'embarque dans un truc lugubre.

... Mais d'abord j'aimerais que tu m'en donnes, je suis énervé, ça va passer qu'avec la came et vite.

- Oh oh, du calme, on va faire les choses dans l'ordre.
- Oui si tu veux, on va s'entendre mais vraiment là je suis en rade complet, j'ai pas consommé ce matin.
- Ce n'est pas mon problème Jimi si tu ne fais pas bien tes courses, je t'ai assez dépanné je pense. Et puis, j'ai les copains à accueillir donc tu vas attendre un peu.
- Oui je ne vois pas de problème. Je vais rester.

Sauf que là je n'en peux déjà plus d'attendre. Mes jambes flageolent. Une sorte d'impatience désagréable me prend à l'intérieur, un truc vague et indescriptible. Un genre de creux dans mon thorax, comme un ballon qui va se retrousser. Ma tête est pleine, lourde. Mes tempes battent le tempo. Je ne sais pas où poser mon regard dans cette impasse sombre et glauque. J'essaie de m'en griller une mais cela accroît mon malaise jusqu'à me donner le vertige. Mes pieds décollent, les jambes tournent cotonneuses et mon centre de gravité fait le hula hoop. Ma main caresse mes joues. La sensation sur ma barbe naissante me recentre. Assis, je me prends la tête à deux mains, porté par le regard oblique de mon fournisseur. Il attend. Je vais craquer, c'est sûr. Putain de soirée de merde. Je vais y aller, me lever et lui arracher son sachet. Je ne tiens plus la station assise, ni celle debout immobile. Il me faut courir. J'opte pour l'option marche accélérée, à tourner autour du hangar du supermarché. Au bout de sa vie, Jimi. Je frappe la tête avec mon poing et m'ouvre grand la peau. Le sang gicle. Je tache mes habits en me recroquevillant de douleur. Ça me fout les crocs. Un élan me projette sur le groupe de trois en mode balle de bowling. N'importe comment, avec les bras, la tête et les pieds en dézinguant tout de rage. Rien ne peut y faire, ils ne peuvent pas s'opposer à moi, rien ni personne. Je veux cette came. Je trifouille dans les poches du sweat de l'autre. Il en a un bon paquet cet enfoiré. Je

prends tout et lui sert un énorme coup de latte dans les côtes. Jouissif. Le creux dans ma poitrine hurle d'être comblé au plus vite, que le puit cesse d'être sans fond, qu'un filet se tende sous moi bordel de merde. Je le crie haut et fort sinon je le ferai haut et court. Je tombe alors que je suis scotché à la croûte terrestre.

L'allée délimitant le supermarché et les résidences à l'arrière offre un no man's land parfait. A cette heure, la règle est personne et les trois guignols ne vont pas se remettre avant demain de ma joute.

Déchaîné, je tire le matos de l'intérieur de la chaussette. Jamais je n'ai été aussi mal installé. La haie me sert de dossier. Le sol est gras. Mes pieds glissent sur les petits cailloux. Le coin est sombre, à peine éclairé par le lampadaire de l'arrière du supermarché.

Ça va être trash. L'envie est trop grosse, incontrôlable. Faut justement que je me contrôle, faut pas que je fasse le cinglé, j'en ai trop dans les mains. Je prépare n'importe comment ma petite dînette. Pressé, aucune précaution d'hygiène ne s'impose à ma situation. Je tremble.

L'obsession est de m'injecter sans aucun préliminaire. Ma femme m'attend. Aucun instant savoureux avant le décollage, juste cette vacuité en moi si terrible à remplir, comme une benne à bourrer de déchets ou du remblai dans un vulgaire trou de sol. Pas d'autre fonction actuelle qu'une poubelle à garnir.

Oh et puis je ne pense à rien et j'attaque la plus grosse veine de mon avant-bras, un geste ultime. La seringue est pleine, opaque. La veine est turgescente, le poing serré, le bout du garrot coincé entre les dents.

C'est parti.

Adieu comme on dirait avant de se jeter.

Quelle journée de merde.

Le brouillard monte.

Une pluie de flashes lumineux me pète au cerveau, en joyeux lâcher de ballons. La gaîté me prend un très court instant.

Et puis c'est fini. Clap de fin. Je quitte la croûte terrestre en m'envolant.

34. OD

OD

Pousser les limites, les dépasser, les sublimer, les chercher, continuer d'explorer et Ne jamais les toucher.

OD

Boucher, colmater, obturer, remplir, abonder et
Ne jamais parvenir à me combler.

OD

Succomber, céder, plier et
Ne jamais cesser de se détruire.

OD

Trop, au-delà, dépassé, saturé
A force d'excès je deviens mortel.

OD

Ou se combattre soi-même
Et subsister.

L'overdose ne se cherche pas. Elle m'a trouvé si obstiné que j'étais à me situer.

Poussé par l'autosuffisance de ma pharmacopée, je me suis piégé à chercher les bornes inexistantes d'un mal-être infini.

Je me suis enfoncé à vouloir enfin toucher aux contours de ce mal-être indéfinissable qu'est le deuil, à tenter de me représenter l'irreprésentable, à un moment si fondateur que l'adolescence.

Je n'y vois rien dans ce flou imperceptible. Des limites doivent pourtant bien exister.

Les limites ne sont pas dures, elles n'ont pas de périmètre. Elles sont comme le seuil d'une porte non matérialisable, ouvrant sur le monde, marchant vers l'inconnu.

Je me suis donc trompé, banalement, me présentant même au seuil de ma propre mort, ouvrant désormais sur le néant.

J'espère qu'il n'est pas trop tard.

Epilogue / Rave de mouettes

Les mouettes crient et hurlent à la mort. Un chœur de crissements de pneus est porté par le bruit des rouleaux de vagues s'affaissant sur la plage. Les cris vont si loin, de partout, de nulle part. L'eau charrie les coquillages, recouvre la terre plate. Les oiseaux sont fous, luttant contre le vent, se laissant porter par la tempête, croisant chacune de leur trajectoire. Rien ne laisse comprendre leurs actions illogiques. Les mouettes ne sont certainement pas en chasse, elles dansent comme des sauvages au-dessus de la mer, libres de pratiquer n'importe quel mouvement ascensionnel ou un plongeon. Une rave de mouettes dans un champ de mer, improvisée sous l'air du sifflement du vent. Elles ne s'arrêtent pas, jouissant de chaque bourrasque, déployant grand leurs ailes, jouant des éléments. La mer, malgré les gros remous, paraît insignifiante, inoffensive et domptée par ces misérables oiseaux. Certaines se laissent emporter vent arrière, grand large, disparaissant derrière la falaise. D'autres attendent face au vent, pattes dans le sable, regard à l'horizon, stoïques. Pour un oui, pour un non, certaines décollent sans but. Le bruit de leur vol évoque le son de la cloche d'un animal, le grelot aux pieds d'un clown. Une sonorité métallique rappelant à la vie, au temps qui passe, à notre présence. Les cris résonnent jusque dans mon squelette. Ma chair ne vibre plus, elle est inerte et taillée en profondeur. Un torrent de perte et de fracas fait chavirer tout mon être et les mouettes insolemment continuent de jacasser et de rire à la vie. Légères plumes au milieu de toute cette puissance invisible et insaisissable. Au large, un groupe de mouettes part vers l'horizon.

Ne t'abandonne pas Jimi.

Laisse-toi reprendre par la vie et les souvenirs.

Postface

Jimi est-il mort ? En soi non mais la parenthèse se ferme.

Il est passé par l'overdose, l'excès, le trop.

Que peut-il en ressortir d'autre que l'expression d'un dépassement de soi ? Une tentative avortée de se sublimer ... par la drogue. Malheureuse réalité, dure à regarder, complexe à entendre.

A vouloir toucher l'infini, il a touché à une limite plus concrète, celle de l'éventualité de sa propre mort.

La complexité est de rester simple, tel un vol d'oiseaux qui n'est simple qu'en apparence. Du côté de l'humain, notre envol tient à des mots déterminants notre être et notre positionnement qui sont en perpétuel mouvement.

Cela pourrait être Jimi, son père, un de ses potes ou nous.

Nous parlons ici d'une façon d'être présent à la vie, à sa vie, aux menaces et légèretés, à la crainte de l'engloutissement, à la mort.

Le parcours d'écriture est là, à l'ouverture, à la création de passerelles, à la compréhension sans jugement, sans résistance.

Ce travail n'est pas terminé, loin de là. Ces quelques mots d'un récit, d'une poésie portent en eux d'être aux côtés et d'accompagner pour le meilleur ou pour le pire. Peu importe.

Il manquait quelque chose et des mots qui permettront de s'aventurer plus loin, plus haut, de sillonner, de parcourir, de voltiger.

Plaidoyer pour la pair-aidance en addictologie

En deux mots, ou un peu plus, pourquoi Jimi ? Pourquoi le récit de ce personnage finalement hors-jeu du soin, à partager chaque semaine sur les réseaux sociaux ?

L'écriture, qui plus est la narration, permet de s'approprier certains sujets et de s'identifier. Endosser le rôle de Jimi, tisser une histoire, un vécu et des réflexions. Tenter d'imaginer ce que nous ne voyons pas. Ces personnes « toxicomanes » vivent masquées, faut-il encore le rappeler ? C'est certainement un peu décalé par rapport à la réalité. Seulement cela n'a aucune prétention par rapport à cette dite réalité, souvent méconnue et ignorée. Je crains fort que des Jimi, il en existe de nombreux. Ma pratique le reconnaît dans certains recoins et replis de mes fonctions. Ecrire, c'est s'engager. Je reconnais plus de « Jimi » qu'avant. C'est déjà une nouvelle étape.

Et puis il y a eu des réactions, des gens de tous horizons qui ont suivi le récit. Des sites aussi associés fortement à ces problématiques, comme Psychoactif ou Drogues Info Service. Et ça a parlé. Peut-être partiellement, sur quelques facettes de sa personnalité, des coins de Jimi. Il y a eu des résonances. Loin de vouloir légitimer un propos, la démarche disons, a été au moins partagée.

Qu'est-ce que cela a-t-il pu soulever tout au long de l'écriture et des échanges ?

Le partage de ces idées a été pour une part anonymisé. Qui se donne le droit d'en parler ou de s'y autoriser ? La justice et la vindicte populaire, sans la critiquer, ne sont jamais très loin. Les bouches sont closes et cousues par l'interdit qui est brandi. Nous ne pouvons pas parler librement de drogues. Oui, il ne faut pas banaliser. Non je ne fais pas l'apologie de ce commerce et de ces consommations. En ambassadeur des réalités, je constate juste les effets de cet interdit.

Inter-dit.

Entre sujets du dire, nous ne pouvons pas en parler, échanger alors même que les consommations sont révélatrices d'une souffrance psychique devant trouver une voie d'apaisement. L'impossibilité d'échanger librement. Elle peut se faire certes sous couvert d'anonymat, transformant sans en changer la nature de l'interdit, sans pouvoir échanger en son propre nom. Une chape symbolique s'applique. Société où l'on pourchasse celui qui consomme, où l'on attribue la honte à celui déjà pointé du doigt. L'effet second est donc de se taire, de ne pas parler de soi contribuant à l'isolement, à moins que cette personne désignée ne trouve à s'associer avec ses semblables, pour un même combat, celui du planqué. Cela manque très largement d'ouverture et de perspectives pour l'utilisateur de drogues.

Faut-il lever l'interdit ? Je pense que oui et surtout pour que nous puissions en parler, chacun d'entre nous. Nous ne pouvons pas être tenus coupables de nous attacher à cette question qui plus est, universelle. Nos êtres transpirent de dépendance. Reste à savoir de quel type il s'agit. Nous pourrions énormément apprendre de ces personnes qui expriment en elles toute la singularité et la fragilité de notre condition dont la pierre angulaire est la dépendance. Ne trichons pas. Il n'y a pas eux et nous de l'autre côté d'une soi-disant frontière.

Aussi ils pourraient se fédérer, s'associer, s'entraider, se rendre secours et service, se sauver entre eux, ce qu'ils font certainement. De manière planqué. S'unir autour du dire tout au moins car les consommations ne sont que le symptôme, l'arbre qui cache une forêt de maux et de mots, malheureusement non-dits. Pourraient-ils seulement y être autorisés ?

Le récit plaide pour cette liberté d'association. Ecoutez Jimi. Il est adolescent, furieusement seul. Il rame et galère. Doit-on le lui reprocher, à son âge ? Va-t-il déclarer aux instances habituelles son

lien avec l'héroïne ? Cela risquerait de compromettre définitivement sa vie. Un niveau de dialogue respectant son intimité l'aiderait sûrement, sans jugement, sans crainte, de manière sécurisante. Qu'il soit complètement à l'aise et reprenne confiance en lui ? Il a des choses à dire non ? Il en a dans le ciboulot aussi ! Ceci n'était qu'une fiction, relatant de trop lourdes réalités.

Notre modernité se situerait dans l'acceptation qu'il s'associe avec certains ayant eu le même parcours, qu'il puisse s'engager avec d'autres, en groupe. Ce serait un vrai levier, complémentaire des structures existantes, sans avoir à parler de soin, d'éducatif ou de travail social.

Juste une liberté totale à se parler.

Notes et échanges

On va essayer de s'inspirer l'un l'autre, peu importe ce que cela soulève dans nos écrits, ça vaut l'association de nos créations et ça doit bien dire quelque chose. Voilà après Claude, Christine, Monique, je me balade avec Jimi. Tu vois je pense à lui, dans mon quotidien, parfois en mangeant, en m'endormant ou en pissant. Parfois, je vois une part de Jimi dans les gens que je croise, et ce ne sont pas toujours des patients. Et puis on se donne rendez-vous, pour tracer et écrire, déposer une chose qui permet de passer à une autre. Pourquoi Jimi, pourquoi déjà ce qui s'écrit ci-dessous, Equihen ou notre association ? C'est l'inconscient qui me guide. L'inconscient est cette tension avec le réel. Il ne m'a jamais fait vraiment défaut dès lors que je l'ai respecté. Tendre vers la poésie. Tu sais avec ces personnes c'est tellement dur de trouver des mots, on tombe dans le trou avec eux me semble-t-il et surtout rien ne doit s'élaborer. Alors ta plume serait une belle rencontre ? Je t'envoie exactement où j'en suis. Maintenant je t'adresserai des nouvelles de Jimi.

J'ai intégré ton poème
Qui fait corps avec le texte
Tu verras
Je poursuis l'histoire aujourd'hui avec quelques mots à la suite.

Dominique A. chante dans le morceau La poésie :
« ... Les pièges d'une nuit trop noire
Aux abords d'un abattoir
Sans un poème pour nous sauver
Sans un poème pour nous sauver... »

Cela m'inspire ou me donne à respirer, à laisser la poésie porter la vie lorsqu'elle trébuche. Peut-être que pour Jimi c'est sa sur-vie, la vie au-dessus de ses soucis, sur ses soucis, sursis...

-

L'eau est piégée
Elle ne coule plus de source
Elle aspire
Elle tourne cherchant son flow

Le liquide dans la seringue n'est bel et bien pas de l'eau
Il a perverti le regard
Et piégé le flot
Dans l'étroitesse du biseau

Peau-ésie
Rends-lui ses lettres

-

Ça ne coupe pas
Ça pique
Quelle différence cela fait
L'un déchire, sépare, sacrifie l'unité
L'autre s'insère, transperce, pénètre à l'intérieur mais préserve
l'Un
Le couteau tente peut-être de trancher une question
L'aiguille l'inocule en ne retenant que le point de l'interrogation
Jimi n'est pas débile, il l'est d'aller si loin
De la basicité d'un sandwich au Subway
Au-delà d'un toxique coupé
Il se met à trancher alors qu'il prétendait s'interroger.

Voilà un petit bout, c'est ce qui vient...ou comment gérer le fil continu de ses émois, à parvenir à une continuité émotionnelle.

-

Jimi ne rime pas avec interdit
Cela ne lui dit
Rien.

Cela glisse sur lui.
Faudrait qu'il s'empêche, qu'il s'oblige, qu'il s'astreigne.
Ces mots qui barrent et limitent
Jimi lui ne les connaît pas.

Il se mange lui-même.
L'héroïne lui a coupé la tête,
L'esprit a quitté son corps,
Il a déballé ce cadeau empoisonné.

Un petit dialogue histoire de rester en lien :

Tu lis

Ça ouvre

Enfin on entrevoit une ouverture

Depuis notre position de spectateur

Ce n'est pas semblable

Le semblant se travaille plus lentement

Avec obstination et persévérance

Gagner la confiance de l'autre

La perdre à chaque fois qu'il y a rencontre

Vois-tu l'arbre qui se cache dans la graine

Il s'agit d'y croire

Comme on peut croire en Dieu

Que veux-tu ?

Un monde concret

Moi je n'ai foi qu'en la rencontre et l'échange

Lecteur, ne fais pas faux chemin

Ou faux semblant

Tu es concerné

Rien qu'à parcourir ces lignes.

Le sens,
Sacro-saint sens,
Connu s'il est mis en lumière,
Confus s'il est plongé dans le noir,
La matière du sens change donc selon sa reconnaissance.

Il nous faut alors reconnaître nos sens,
Sens d'une poignée de main
Partage, rencontre, rêve, désir, envie, émotions,
Sentiments humains,
Que vaut le sens sans agencement ?

S'agit-il de recenser nos difficultés, de les empiler
D'évaluer le sens de nos vies ?
Soyons sérieux, n'insultons pas notre nature,
Laissons s'agencer tout cela
Au gré du vent.

A propos de La Baraque d'Édition

La Baraque d'Édition, qu'est-ce que c'est ? Un centre d'accueil pour les égarés de la littérature ?

Ce sont des amis arrivés à la littérature en faisant l'école buissonnière, des autodidactes de l'édition qui invitent à repenser le livre pour que le livre soit plus qu'un livre. Par exemple, ce recueil a une ambition sociale.

Concrètement, c'est quoi ?

La Baraque d'Édition est une maison d'édition atypique, sous forme d'une association sans but lucratif. Elle centre son activité autour des « premières créations littéraires », tout en s'ouvrant à des auteurs qui ont déjà été publiés mais qui veulent s'essayer à un genre nouveau. L'auteur, qui est aussi co-éditeur, est au centre du projet de publication.

La Baraque, c'est un club privé ou tout le monde peut y entrer ?

Tout le monde y est le bienvenu. Pour devenir membre, il suffit de le demander ! Aucune cotisation n'est requise. La Baraque d'Édition est ouverte à toute personne qui

souhaite participer bénévolement aux activités de l'association, ou qui souhaite la soutenir ou soutenir un auteur ou un projet en particulier.

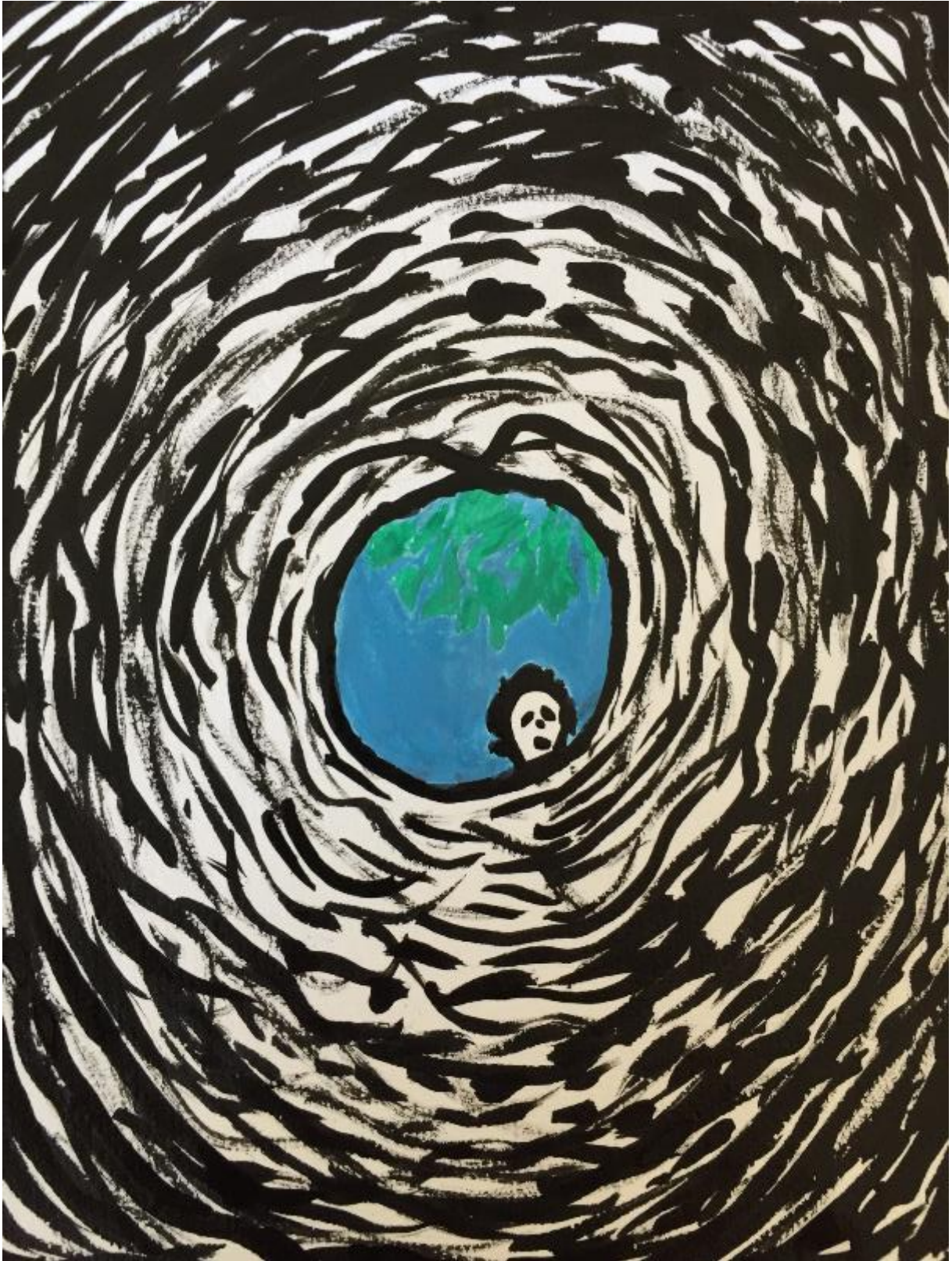
Qui sont les ventriloques qui font parler La Baraque ?

La Baraque d'Édition a été fondée par Antoine Courtecuisse, Richard Marimootoo et Antoine Devos. Mais La Baraque d'Édition, c'est aussi leurs amis, les amis de leurs amis et toutes les personnes qui souhaitent contribuer aux projets que porte La Baraque d'Édition. Pour de plus amples informations : <https://labaraquededition.com>

Besoin de plus de renseignements sur Jimi, merci de nous contacter par mail :

courtecuisse.antoine@gmail.com

richard_marimootoo@hotmail.com



Le puits ...



Poussières d'ange ...

Sur le seuil ...



Rouille et chaîne (Rémy Salaun)



